

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1954
— 1955

N° 1

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

DEBLOIS Jean

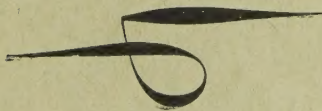
né le 14 Septembre 1926, à Limoges (Hte-Vienne)

Présentée et soutenue publiquement le

19

MÉDECINE ET MÉDECINS EN LIMOUSIN

Président : M. Léon BINET, Professeur,



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1954

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

DEBLOIS Jean

né le 14 Septembre 1926, à Limoges (Hte-Vienne)

Présentée et soutenue publiquement le *19*

MÉDECINE ET MÉDECINS EN LIMOUSIN

Président : M. Léon BINET, Professeur.





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40153726_0001

DOYEN HONORAIRE :

M. BAUDOUIN

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. BAUDOUIN, BRINDEAU, CADENAT, CARNOT, CHABROL, CHEVASSU, CHIRAY, CLERC, DELBET, GOUGEROT (H.), GUILLAIN, HARVIER, LAUBRY, LEMAITRE, LEMIERRE, LHERMITTE, LIAN, LOEPER, MARION, MATHIEU, MOCQUOT, MULON, OLIVIER (E.), OMBREDANNE, SANNIE, SEZARY, TANON.

DOYEN Léon BINET
Membre de l'Institut

ASSESEUR Jean VERNE

1 - PROFESSEURS

Anatomie
Anatomie pathologique
Bactériologie
Bilologie appliquée à l'Education physique et aux sports
Biologie médicale
Cancérologie médicale et sociale
Carcinologie
Chimie médicale

Cliniques chirurgicales

(Hôtel-Dieu
Broussais
Salpêtrière
Cochin

Clinique chirurgicale réparatrice et orthopédique
Clinique de cardiologie
Clinique de chirurgie infantile et d'orthopédie
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire
Clinique de la tuberculose
Clinique de neuro-chirurgie
Clinique de puériculture
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
Clinique des maladies du sang
Clinique des maladies du système nerveux
Clinique des maladies des enfants
Clinique des maladies infectieuses
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale
Clinique gynécologique

Cliniques médicales

(Hôtel-Dieu
Bichat
Cochin
BROUSSAIS

Clinique médicale d'hydro-climatologie thérapeutique
Clinique médicale propédeutique
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies

Cliniques obstétricales

(de la nutrition
Tarnier
Baudelocque
Port-Royal

MM.

CORDIER (G.)
DELA RUE (A.)
GASTINEL (P.)
CHALLEY-BERT (P.)
VERNE (J.)
HUGUENIN (R.)
OBERLING (G.)
N....

BROCQ (P.)
DE GAUDART-D'ALLAINES F.
MONDOR (H.)
QUENU (J.)

MERLE D'AUBIGNE (R.)
DONZELOT (E.)
FEVRE (M.)
MONOD (R.)
BERNARD (E.)
PETIT-DUTAILLIS (D.)
LELONG (M.)
DEGOS (R.)
CHEVALLIER (P.)
ALAJOUANINE (T.)
DEBRE (R.)
MOLLARET (P.)
DELAY (J.)

FUNCK-BRENTANO (P.)
BENARD (H.)
LAROCHÉ (G.)
MOREAU (R.)
DE GENNES (L.)
JUSTIN BESANCON L.
PASTEUR VALLERY-RADOT L.

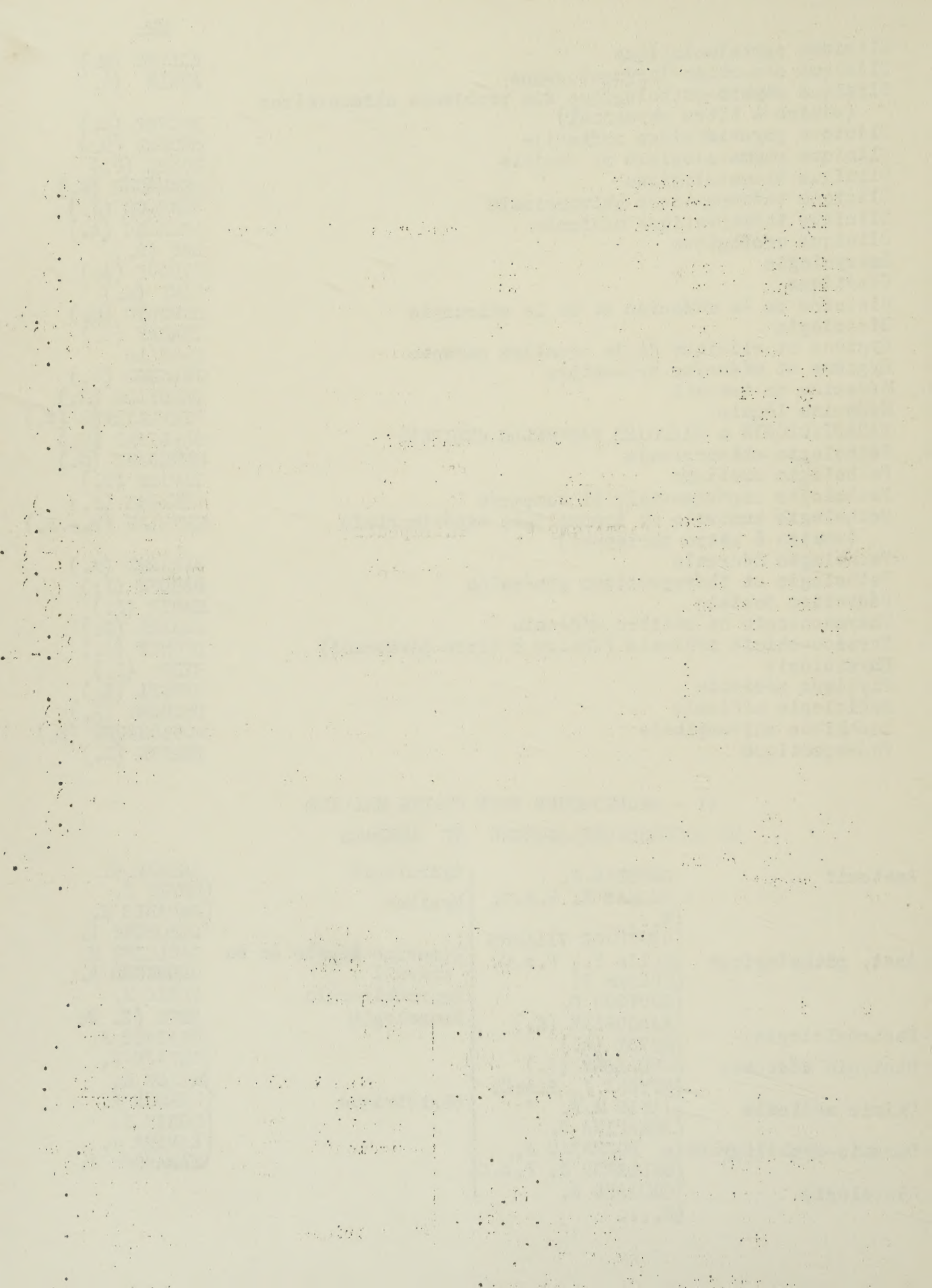
BOULIN (R.)
LANTUEJOUL (P.)
LEVY-SOLAL (E.)
LACOMME (M.)

Clinique ophtalmologique
 Clinique oto-rhino-laryngologique
 Clinique physiopathologique des problèmes alimentaires
 (chaire à titre personnel)
 Clinique psychiatrique infantile
 Clinique rhumatologique et sociale
 Clinique stomatologique
 Clinique thérapeutique chirurgicale
 Clinique thérapeutique médicale
 Clinique urologique
 Embryologie
 Génétique
 Histoire de la médecine et de la chirurgie
 Histologie
 Hygiène et clinique de la première enfance
 Hygiène et médecine préventive
 Médecine du travail
 Médecine légale
 PARASITOLOGIE & HISTOIRE NATURELLE MEDICALE
 Pathologie chirurgicale
 Pathologie exotique
 Pathologie expérimentale et comparée
 Pathologie humorale et immunologie expérimentale
 (chaire à titre personnel)
 Pathologie médicale
 Pathologie et thérapeutique générales
 Pédiatrie Sociale
 Pharmacologie et médecine
 Physico-chimie médicale (Chaire à titre personnel)
 Physiologie
 Physique médicale
 Radiologie médicale
 Technique chirurgicale
 Thérapeutique

VELTER (E.)
 AUBIN (A.)
 RICHET (C.)
 HEUYER (G.)
 COSTE (F.)
 DECHAULLE (M.)
 SENEQUE (J.)
 LEMAIRE (A.)
 FEY (B.)
 GIROUD (A.)
 LAMY (M.)
 MOUQUIN (M.)
 CHAMPY (C.)
 CATHALA
 JOANNON (G.)
 DESOILLE (H.)
 PIEDELIEVRE (R.)
 GALLIARD (H.)
 MENEGAUX (G.)
 LAVIER (G.)
 LENEGRE (J.)
 MERKLEN (F.- P.)
 BARIETY (M.)
 GARCIN (J.)
 MARIE (J.)
 HAZARD (R.)
 DOGNON (A.)
 BINET (L.)
 STROHL (A.)
 DESGREZ (H.)
 MOULONGUET (P.)
 TURPIN (R.)

II - PROFESSEURS SANS CHAIRE MAITRES DE CONFERENCES-AGREGES ET AGREGES

Anatomie	DEBEYRE J. DELMAS A. P.s.C; (N.... (GAUTHIER VILLARS	Hydrologie	DEBRAY C.
Anat. pathologique	Melle P., P.s.C. (BUSSE F? (GOUYGOU G. (FASQUELLE (R.) (NEVOT (A.)	Hygiène	(BOYER J. (DEPARIS M. (DEROBERT L. GAULTIER M. HADENGUE A. DAVID M. SEZE (S. de
Bactériologie	(BOURLIERE (F.) (ETTORI J. P.s.C. (JAYLE M.F. " (SCHAPIRA G.	Médecine légale et du travail	(GRASSET J. (LEPAGE F. (MAYER M. (MERGER R. (MORIN P. (RAVINA J. (VARANGOT J.
Biologie médicale	DUPERRAT F. (BULLIARD H. P.s.C. (COUJARD R. (N....	Neurochirurgie	
Chimie médicale		Neurologie	
Dermato-syphiligraphie		Obstétrique	
Histologie			



Ophtalmologie	{ OFFRET G.		{ FAUVERT R.
Orthopédie	{ DESVIGNES P.		{ HAMBURGER J.
	{ JUDET R.		{ KOURILSKY R.
Oto-rhino-laryngolog.	{ HALPHEN E. PsC.		{ LAMOTTE M.
	{ AUBRY M.	Pathologie médicale	{ LAROCHE C.
Parasitologie	{ MADURO R.		{ MILLIEZ P.
	{ BRUMPT L.		{ PEQUIGNOT H.
	{ CHABAUD A.		{ PERRAULT M.
	{ ABOULKER P.	Pédiatrie	{ RAMBERT P.
	{ BAUMANN J.	Pharmacologie	{ THIEFFRY St
	{ GOSSET J.		{ TURIAF
	{ HUGUIER J.		{ JOSEPH R.
	{ LAURENCE G.	Pédiatrie	{ LAPLANE R.
	{ LEGER L.		{ N.....
Pathologie chirurg.	{ LORTAT-JACOB J.	Pharmacologie	{ LEVY (Melle J.) PsC
	{ OLIVIER	Physiologie	{ BARGETON D. PsC
	{ PADOVANI P.		{ PATROT J.L.
	{ POILLEUX M.	Physique médicale	{ DJOURNO A. P.s.C.
	{ ROUX M.		{ COUGEROT L.
	{ RUDLER J.C.	Pneumo-Phtisiologie	{ KREIS B.
	{ VERNE	Psychiatrie	{ BARUK H.
Pathologie experimen.	{ N.....	Psychiatrie infantile	{ MICHAUX L.
	{ BERNARD J.		{ CERNEA P.
	{ BOUDIN G.	Stomatologie	{ CHAPUT Mme A.
	{ CASTAIGNE P.	Thérapeutique	{ PERRAULT (chargé de
Pathologie médicale	{ CONTE M.		{ l'enseignement)
	{ DECOURT J.	Urologie	{ KUSS R.
	{ DOMART A.		
	{ DREYFUS Gilbert		

III - PROFESSEURS HONORAIRES & AGREGES

RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens.

MM. BRINDEAU A. (Obstétrique), GATELLIER J. (Clinique chirurgicale), LE LORIER V. (Obstétrique), VAUDESCAL R. (Obstétrique)

IV - PROFESSEURS SANS CHAIRE & AGREGES

CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

	MM.		MM.
Clinique chirurgic.	{ AMELINE A./		{ HAGUENAU M. P.s.C.
	{ PATEL J.	Clinique médicale	{ MARCHAL G.
	{ SICARD A.		{ SOULIE
Clinique médicale	{ BROUET G.	Clinique obstétricale	{ ECALLE G.
	{ CACHERA R.	Clinique ophtalmologique	{ RENARD G.
		Clinique urologique	{ COUVELAIRE R.

Secrétaire général de la Faculté
Secrétaire

M. MOREL J.
Melle CHAINTREUIL G.

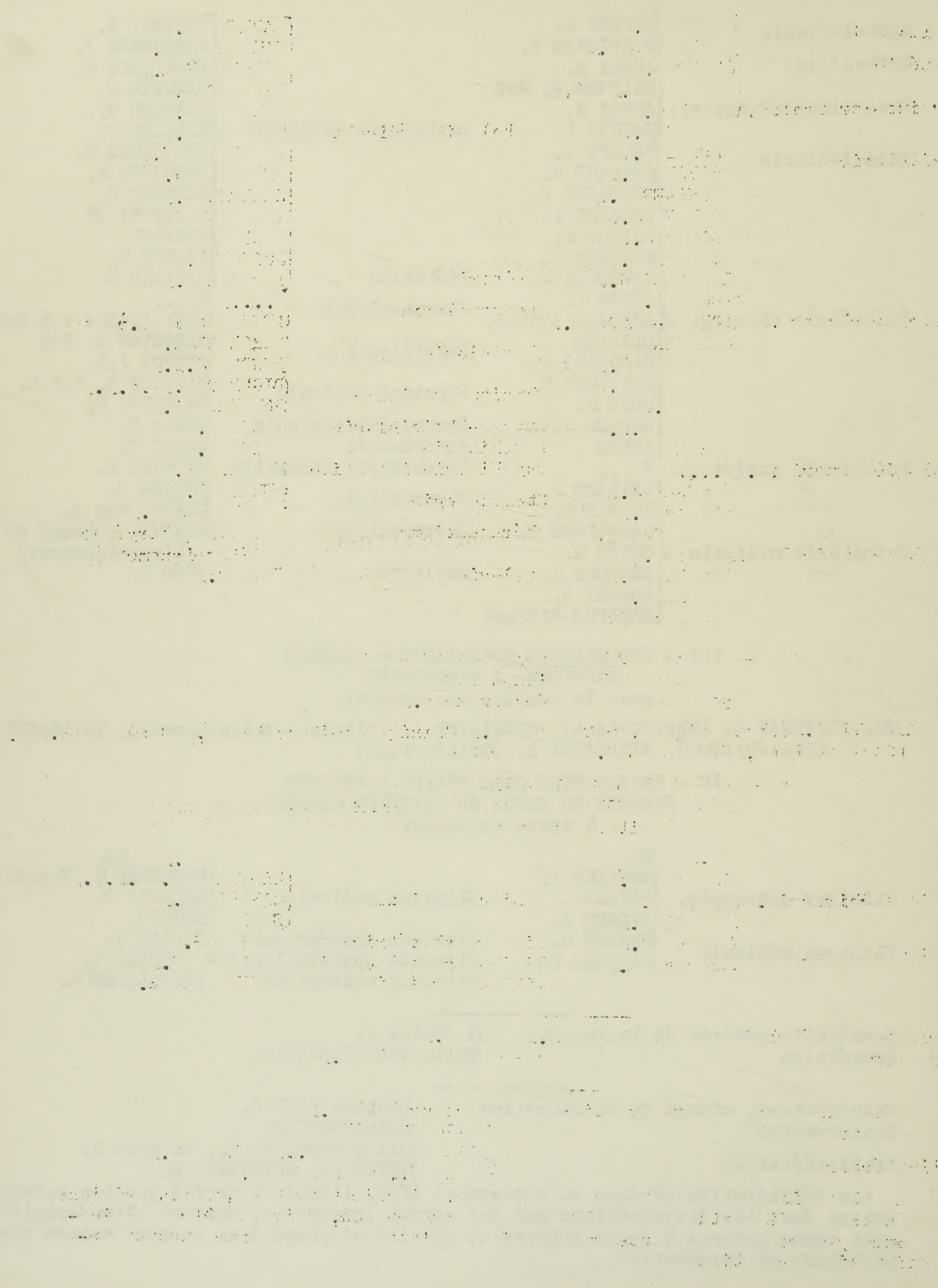
Conservateur, chargé de la direction
Conservateur

Docteur HAHN A.
Melle GOICHON

Bibliothécaires

{ Mlles DUMAITRE P., LE MOIR G.
METIN F., QUIEVREUX E.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



A MONSIEUR LE DOYEN LEON BINET
Grand Croix de la Légion d'Honneur
Membre de l'Institut

qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.

A MES MAITRES

DE L'ECOLE DE MEDECINE ET DES HOPITAUX DE LIMOGES
DE LA FACULTE DE MEDECINE ET DES HOPITAUX DE PARIS
ET DE L'HOPITAL SAINT-JOSEPH DE PARIS

A MON GRAND PERE

A MON PERE, LE DOCTEUR A. DEBLOIS

à qui je dois l'amour de mon métier

A MA MERE

A MA SOEUR

INTRODUCTION

Une ascendance limousine exclusive, une famille médicale, un goût toujours marqué pour les choses du Passé, tout cela ne pouvait manquer de nous orienter tout naturellement vers une étude de l'ancienne médecine et des médecins en Limousin.

Toutefois, l'idée première d'un travail systématique sur un tel sujet nous est venue dans des circonstances suffisamment précises pour mériter d'être évoquées. Et ceci vaut une confiance.

Tout au début de nos études médicales, l'un de nos maîtres nous avait interrogé sur les rapports des vaisseaux et des nerfs au niveau du bras. La description du canal brachial avait été correcte; nous avions omis de citer notre compatriote Cruveilhier qui lui a laissé son nom. Notre examinateur, nous sachant Limousin s'étonna de cette négligence. La réflexion ne fut pas sans atteindre notre amour-propre. Aussi de ce jour avons nous souligné soigneusement la place occupée par nos compatriotes dans l'évolution générale de la médecine.

D'année en année, d'étape en étape, les documents se sont rassemblés, les données se sont précisées au point de nous faire envisager l'éventualité d'une thèse, modeste hommage d'un Limousin à son pays.

Monsieur le Doyen Léon BINET qui s'est fait volontairement Limousin a bien voulu en accepter la présidence. Qu'il en soit ici remercié.

x

x x

Notre but n'est pas tant de faire la biographie et l'éloge des plus illustres de nos compatriotes (ce travail a déjà été fait) comme de recherches ce qu'a été la médecine en Limousin au cours des siècles.

Le principe qui nous anime dans ce travail est essentiellement le désir pour nous de mieux connaître d'une part nos ancêtres limousins et leur comportement tant psychologique que physique vis à vis de la maladie, de la médecine et des médecins, d'autre part nos prédécesseurs dans la profession médicale en Limousin; leur genre de vie, leurs travaux, l'influence qu'ils ont pu avoir sur la médecine en général.

C'est la perspective d'atteindre ce double but qui est à l'origine même de notre thèse.

x

x x

Puisse ce travail, tout en satisfaisant à une obligation des études de médecine, nous apporter quelque satisfaction à nous mêmes et peut être à d'autres s'ils ont quelque bienveillance. En effet "on peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt, mais celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs" (La Bruyère.)

x

x x

Avant d'aller plus avant dans un tel travail il convient de le situer dans un double plan, celui de l'espace et celui du temps.

Il est assez difficile de se donner des limites au point de vue du temps, si l'on veut un étalement et une continuité suffisants pour se faire une idée à peu près exacte de l'évolution de la médecine. Il va sans dire toutefois que chaque période ne peut être étudiée d'une manière équivalente; l'importance du travail étant fonction du volume des documents qui ont pu être conservés. Ceux-ci sont rares du fait de l'âge et peut être aussi du peu d'activités médicales, dans la période antique. Par contre le manque de recul nous empêche d'analyser ceux trop abondants de la période contemporaine.

Par ailleurs nous n'envisageons nullement dans un tel ouvrage de faire l'histoire de la médecine limousine, si tant est qu'il y ait une médecine limousine, mais plutôt de dresser un tableau d'ensemble de ce que fut, à travers les âges, la médecine en Limousin.

Par contre, sur le plan de l'espace, des précisions plus grandes sont nécessaires. Sans vouloir entrer dans le détail géographique et historiques, il importe cependant de définir ce que nous entendons par Limousin. "Placé au cœur de la France, comme une forteresse, mais aussi comme un carrefour, notre province granitique a été dès l'aurore de l'histoire, un enjeu dans les guerres et un centre de civilisation. Et cependant, malgré l'unité naturelle que lui confèrent la géologie et la géographie, presque jamais elle ne constituera un tout homogène : des morcellements consécutifs aux invasions barbares, à l'individualisme féodal, aux nécessités administratives, la diviseront au cours des âges en une multitude de seigneurie, en deux diocèses, en un nombre variable de sénéchaussées, de "gouvernements" de "généralités" d'élections, enfin en trois départements. Ainsi le Limousin ne forme-t-il pas un puissant état provincial; du moins la civilisation y est elle homogène compte tenu des différences qui opposent la montagne aux vallées, le Haut-Limousin au Bas-Limousin et à la Haute-Marche" (Michel Duchéin, ancien archiviste en chef de la Hte-Vienne).

Si l'on écarte les mailles du vaste filet des divisions départementales qui recouvrent notre pays, on peut se faire sans peine une idée de la province du Limousin. Une identité de sol, une identité de peuplement et de langue, une identité de vie, des destinées historiques le plus souvent communes, permettent de grouper tout naturellement les trois départements actuels de Creuse, Corrèze et Hte-Vienne, les arrondissements du Confolentais et du Nontronnais et quelques communes limitrophes.

"Le sentiment de cette unité limousine a toujours été sous une forme plus ou moins confuse, très vivace dans l'esprit du peuple, mais si la notion de cette unité limousine a persisté malgré tout, c'est que les conditions physiques ont créé des biens et des analogies entre tous ces territoires". (Perpillou, Etude de Géographie physique régionale, Le Limousin.)

Sur un sol cristallin, on schisteux, à structure de pénéplaine, sous un climat humide et frais, dans un paysage où la lande alterne avec le bocage les eaux vives et les arbres, vit une population dispersée en hameaux. Population relativement peu nombreuse, essentiellement rurale et conservant même dans les villes son caractère rural. Population toujours identique à elle-même : résistante, travailleuse, lente et tenace, mais sachant aussi résister. Les traits nous les retrouvons chez tous les malades, comme chez les plus grands de leurs médecins, tous étant, en toutes circonstances le plus fidèle reflet du pays.

"Et le cœur de tes fils est fait, pays étrange

Comme ton sol fécond et rude, d'un mélange

De poésie ardente et de saine raison." (Jean Rebier)

DES DRUIDES AUX MEDECINS DES PAPES

Tel Pierre Gaxotte, au début de sa récente "Histoire des Français", nous pourrions nous poser cette question : "De quel moment de l'histoire fallait-il faire partir ce récit?" Comme lui, nous avons pensé que le plus simple était de "commencer par le commencement".

Il semble bien en effet que la médecine soit inhérente à la condition humaine. Dès lors même que Dieu eut proclamé "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, tu enfanteras dans la douleur...", l'homme a souffert et il a cherché de lui même un soulagement avec les moyens dont il pourrait disposer.

François Debat, suivant la "Prodigieuse évolution de l'art de guérir, écrit : "Depuis plus de cent mille ans qu'il y a des hommes et qui souffrent, leur plus grande affaire, après avoir trouvé la nourriture et l'abri, les armes défensives et offensives, puis le feu, fut sans doute de chercher à calmer la douleur et à guérir la maladie. La thérapeutique est vieille comme l'humanité".

Or, dit Joseph Nouaillac : "La terre limousine est l'une des plus anciennement peuplée sous le soleil". Les vestiges pléolithiques et néolithiques trouvés çà et là sur son territoire, les restes de l'homme de la Chapelle aux Saints en font foi.

On est donc en droit semble-t-il d'imaginer une médecine en Limousin de cette ancienne époque. Imagination pure, cela va sans dire, car les documents sont inexistants.

Jusqu'à la conquête romaine, il est probable qu'il a dû exister en Limousin comme ailleurs, une médecine de caractère sacerdotal réservée aux druides. Leur savoir était faible, leurs remèdes rares et empiriques et leur thérapeutique était surtout à base de superstition et de magie. Cependant, quelques siècles plus tard, les premières publications médicales citeront un certain nombre de médicaments et l'on peut penser avec C. Julian que : "parmi ceux-ci beaucoup sont d'origine celtique et qu'on y trouve les derniers vestiges du druidisme". J.B. Chomel, dans son "Essai historique de la médecine en France" (1762) prétend que ce sont les druides qui ont rendu savante la colonie grecque qui vint s'établir à Marseille, 600 ans avant notre ère.

Si l'on tient compte de ces faits et qu'on veuille bien les rapprocher du caractère très ancien du peuplement de notre région, il n'y a qu'un pas à faire pour mettre le Limousin en bonne place dans les origines de la médecine, mais ce pas est grand ... et nous n'aurons pas l'audace de le franchir.

Peu de siècles avant notre ère, le Limousin prend figure. César cite les Lemoviques dans ses "Commentaires". Et dès le 2^e siècle, où l'affluence romaine est plus grande, l'administration contrôle ceux qui font office de médecin et les répartit dans les villes, en fonction de l'importance de celles-ci. Aucun nom, cependant, ne nous est connu.

Vers cette même période, l'introduction du Christianisme fait apparaître la notion de charité qui comprend le secours aux malades.

Une tradition, enregistrée au VI^e siècle illustre assez bien ce fait : elle attribue à un duc Etienne, contemporain de St-Martial, la fondation du premier hôpital de Limoges qui aurait abrité trois cents pauvres ou infirmes. Un autre établissement plus important (six cent personnes) aurait été créé plus tard par le même personnage. Si ces deux hôpitaux ont existé, on n'en trouve aucune trace après le IX^e siècle.

Toutefois, ce document, si document il y a, ne peut nous donner aucune précision sur la date de création de ces hôpitaux, puisqu'en effet, les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle vécut St-Martial, les uns en faisant un disciple du Christ, les autres le situant au III^{ème} siècle. D'autre part, il est bien certain que le terme d'hôpital, utilisé à cette époque ne correspond que de fort loin au mot actuel. Il s'agissait plutôt d'une hôtellerie pour voyageurs et pèlerins ou de ce que nous appelons asile de vicillards et d'incurables.

Un peu plus tard, des établissements plus spécialisés apparaissent. La lèpre dont certains placent l'introduction en France au XI^{ème} siècle, à l'époque des Croisades est déjà signalée au VIII^{ème} siècle. L'Eglise assure alors la protection de lèpreux, tandis que l'autorité civile prévoit bien vite leur isolement et leur fait porter une marque distinctive sur l'épaule. Louis Guibert cite les documents du XI^{ème} siècle qui signalent un oratoire dédié à la Vierge par un lèpreux, Bernard de Brugère, à Aureil, et l'existence d'établissements d'isolement et de soins à Aix, Confolens, Chalus et Limoges (maison Dieu, fondée par le Vicomte). Aucune précision d'ordre thérapeutique n'est relevée.

En 934, une horrible épidémie ravagea toute l'Aquitaine et spécialement le Limousin, frappant toutes les classes de la société, sans distinction d'âge ni de sexe. Nous avons nommé le "mal des Ardents". D'après Adomar de Chabannes, rapporté par de Lasteyrie, "le corps du malade atteint de cette sorte de peste ou de choléra, était comme embrasé d'un feu intense qui consumait ses membres en d'horribles douleurs." En vain pour les apaiser les malades se plongeaient ils en proie à une fièvre intense dans une eau glacée. Evidemment, ils payaient de leur vie cette imprudence. Croyant à un juste châtiment du Ciel, les foules se ruèrent dans les églises suppliant les saints d'intervenir. Si l'on en croit la légende, Dieu accorda à St-Martial dont on avait exposé les reliques sur les murailles de la ville, la cessation de ce terrible fléau qui avait déjà fait plusieurs milliers de victimes.

Aux XI^{ème} et XII^{ème} siècle, l'existence de famines, dues à la pauvreté du sol et la propagation de plusieurs épidémies provoquent une multiplication des hôpitaux. Ainsi sont créés à Limoges l'Hôpital St-Martial (1153) puis l'Hôpital St-Gérald. Ce dernier fondé en 1158 par l'Evêque et par le Vicomte fut détruit puis reconstruit après les guerres d'Angleterre; il est à l'origine de l'actuel hôpital général. Un hôpital est également créé à St-Léonard à cette même époque, en 1191.

Au milieu du XII^{ème} siècle, le Père Lejeune crée les Dames de Charité qui s'occupent des pauvres, des malades et des orphelins. L'organisation s'étend de Limoges aux localités environnantes.

Au XIII^{ème} siècle, les legs des bourgeois en faveur des pauvres et des malades sont gérés par l'Eglise et les Consuls.

A aucun moment on ne voit encore apparaître de descriptions proprement médicales des maladies isolées ou des épidémies et pas davantage de notions de thérapeutique. L'étiquette de malade se confond avec celle de pauvre. Il semble pourtant que l'on ait en dès cette époque une certaine notion de la contagiosité, si l'on en juge par quelques prescriptions officielles qui reflètent une incontestable préoccupation d'ordre prophylactique. Ainsi le "commérage" dont le nom est assez évocateur signifie la visite aux nouvelles accouchées, fut interdit à Limoges en 1253.

Jusqu'à cette époque, un seul nom de médecin nous est connu, celui de **DENOBERTUS** qui aurait exercé sur la fin du VII^e siècle à Argentat.

Il est probable que la médecine évolua en Limousin sans données précises, sans organisation réelle, avec ses mires et ses barbiers, plus ou moins influencée par les Arabes, à travers toute une époque d'incertitudes intellectuelles et politiques, jusque vers le XIII^e siècle. A ce moment sont créées les écoles de Montpellier, puis de Paris, mais encore les effets d'un enseignement rationnel de la médecine ne se font-ils sentir que plus tard dans notre province, en raison de sa pauvreté et de son isolement relatifs.

Ce n'est guère que sur la fin du XIV^e siècle que l'on relève les premiers noms de médecins originaires du Limousin ou y ayant exercé.

Le premier Pape Limousin d'Avignon, Clément VI s'était entouré d'un grand nombre de ses compatriotes. Il est probable mais nous certain que son médecin, Gui de Châliac, était d'origine limousine. Gui de Chanliac qui avait étudié la médecine à Montpellier était plus chirurgien que médecin; son livre publié en 1363 a le mérite de résumer à peu près toutes les connaissances médicales de l'époque.

D'une manière générale, dans toute la période du moyen-âge la médecine semble avoir été le monopole des prêtres et des religieux. Les secrets se conservaient alors dans les monastères. La science médicale jouit alors d'une certaine vogue. Des études particulières sont faites par les religieux qui sont les seuls avec les Juifs à connaître la médecine. Les médecins, du fait du célibat qui leur est imposé, rentrent souvent dans les ordres.

Laurent du Biais est médecin de Innocent VI, puis il devient évêque de Tulle.

Tabary Lesterps est médecin de Charles V; en 1384, il devient évêque de Bologne, dont il fait construire le palais épiscopal.

Ni l'un, ni l'autre n'ont laissé d'oeuvre médicale. Aussi en est-on réduit, si l'on veut quelques notions de la thérapeutique locale de l'époque à se rabattre sur les publications profanes, d'ailleurs fort rares, ou mieux sur les livres de raison. Ainsi Pierre Espéron, juge à St-Junien, note au cours d'une période qui s'étend de 1384 à 1417, quelques bonnes recettes si non très scientifiques, du moins d'une efficacité en laquelle il semble avoir toute confiance.

L'infusion de vin blanc empêche les cheveux de tomber, la poudre de romarin guérit la toux. Le vinaigre dans lequel on fait infuser le romarin fortifie les pieds; l'eau de vie guérit les rhumatismes, les douleurs de tête la teigne, la surdité, le mal de dents, le mal d'estomac; elle empêche les cheveux de blanchir, chasse le poison et conserve l'apparence de la jeunesse. Le sang de loup réveille l'intelligence et mémoire, fait repousser barbe et cheveux et naître l'amitié, voire l'amour.

Au XV^e siècle apparaissent en Limousin quelques médecins laïques. On distingue alors licenciés et docteurs en médecine, barbiers, chirurgiens et apothicaires. Martin Balestier, Servilien et Tibort, tous les trois licenciés exercent à Limoges; Jolibois est chirurgien à Treignac; Vilars médecin à Tulle.

Bernard Chaussade, médecin de la reine Marguerite publie en 1488, une étude "De conceptione et de generatione procrepue filiorum"

Le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale. Selon l'auteur, la rose des vents aurait une influence marquée sur la génération des mâles et des femelles, les vents du sud favorisant la précréation des filles et ceux du nord favorisant celle des garçons.

On ne trouve encore à cette époque aucune trace des apothicaires ayant exercé leur art en Limousin.

Dans l'ensemble, aucun fait important, aucun grand personnage, aucune oeuvre réellement intéressante n'ont marqué la médecine en Limousin jusqu'à cette époque.

x

x x

Si le Limousin a connu, avec le Moyen-Age, une période de vie assez intense dans le domaine des lettres, des arts et de l'architecture, il fut assez mal servi, - comme nous l'avons pu voir - dans le domaine de la médecine, partageant d'ailleurs cette carence relative, avec les provinces voisines.

Par contre, avec la Renaissance, avec les premières tentatives de centralisation et la mise sur pied de l'administration qui s'accompagne d'une diffusion plus vaste de la culture, si le Limousin perd de son originalité, il va se trouver plus ouvert aux influences extérieures. Et ceci va marquer profondément son évolution médicale ultérieure.

La médecine française est alors en plein renouveau. L'empirisme s'efface devant les influences arabes et italiennes, qui apportent l'alchimie et la science des poisons. La création de centres officiels d'enseignement introduit la dialectique et le rationalisme. L'organisation des études permet de classer bacheliers, licenciés et docteurs en médecine, ce dernier titre n'étant d'ailleurs en rien obligatoire pour l'exercice de la profession.

Sur ce sujet, les Archives de la Haute-Vienne possèdent un intéressant document, la double thèse de bachelier, puis de docteur en médecine soutenue à Paris, par Joannès Midy, Lémovicus- En 1636, il pose le " quaestiomédica" suivante: " Est ne caderin offibus quae in aliis partibus nutritionis ratio? " à laquelle il conclut après quatre pages de texte: "Ergo cadem est in offibus quae in aliis partibus nutritionis ratio "- L'année suivante, un travail d'importance et de style analogues sur le traitement de la mélancolie, lui vaut le titre envié de Docteur.

Très rapidement, le nombre des médecins augmente dans tout le Limousin, en même temps qu'augmentent leurs connaissances et leur pouvoir curatif. Il y a toujours dans les campagnes des médecins non gradés, des chirurgiens, des rebouteux plus ou moins compétents, disposant de peu de moyens et gagnant mal leur vie. Par contre, on trouve dans les villes plusieurs médecins de qualité, instruits et cultivés, qui ont laissé bien souvent des travaux écrits, parfois dépourvus d'originalité, mais traduisant généralement une certaine connaissance de la science médicale de l'époque.

Au milieu du XVIème siècle, Jean Fayen est un médecin en renom à Limoges. Il aurait laissé un "traité sur les secrets Thérapeutiques", qui n'a pu être retrouvé; outre son oeuvre proprement médicale, il nous est connu aussi comme géographe. C'est à lui en effet que le Limousin doit la première carte de la province, publiée en 1594: "Totius Lemovici et confinium provinciarum quantum ad diocesis Lemovicenses spectant novissima et fidelissima descriptio". Cette carte a longtemps servi comme ouvrage de base et a connu par la suite plusieurs réimpressions.

En règle générale, il semble que la plupart des médecins connus de cette époque aient été des hommes richement cultivés, chez qui la médecine n'était qu'une branche du savoir. Certains étaient poètes, d'autres étudiaient les mouvements des astres, d'autres encore se complaisaient dans la géographie. Il n'est d'ailleurs pas exclu que certains aient trouvé dans la publication de quelques ouvrages spéculatifs ou vulgarisateurs un surcroît de revenus.

Le Docteur Chabodie exerce à Rochechouart, puis se fixe à Limoges, où il écrit en vers latins l'"osteo-logia corporis humani"; peu d'années après, il présente au grand public "Le petit monde où sont représentées en vrai les plus belles parties de l'homme".

Bocal, du Dorat, publie un "Discours sur la convenance et alliance nécessaires que la médecine a avec l'astrologie, avec certaines observations pour soigner et prendre médecine".

En 1616, Mante, de Tulle, étudie "les eaux minérales des Bains, près du Mont d'or et de Vic en Charladois".

Guyon, médecin à Uzerche, passe pour un homme très instruit, capable de parler plusieurs langues. Il a laissé, outre plusieurs oeuvres littéraires et un "discours sur deux fontaines médicinales du bourg d'Encausse en Gascogne" publié à Limoges chez Barbon en 1595, un très important ouvrage en deux volumes qui visait à épuiser un très vaste sujet: "Le miroir de la beauté et santé corporelles, contenant toutes les difformités et maladies, tant externes qu'internes qui peuvent survenir au corps humain, avec leur définition, causes, signes et remèdes usités de toute ancienneté, modernes et spagiries, ensemble les pronostics, oeuvre non encore vue, nécessaire aux chirurgiens, apothicaires et à toutes personnes, tant hommes que femmes, désirant se maintenir en leur beauté, bonne disposition et santé naturelle ou acquise" - Nous ne doutons pas de l'audience que put avoir un tel ouvrage, pourvu d'un titre aussi alléchant.

Cette recherche de la culture, ces élans poétiques, cette débauche de publications n'empêchaient pas les médecins de cette époque d'être parfois pleins de vanité, de susceptibilité, voire même de mesquineries. Des différends éclataient même entre certains, au point de nécessiter un appel au juge, comme en témoignent les Registres consulaires de la Ville de Limoges.

L'absence de hiérarchisation officielle entre les médecins de la ville et leurs susceptibilités particulières faisaient que chacun, persuadé qu'il était plus compétent que ses confrères, se refusait à pénétrer dans une maison où l'un de ceux-ci était passé et que tous rejetaient la possibilité d'une thérapeutique décidée en commun.

Il en résultait un certain dommage pour les malades. Aussi les consuls, soucieux des intérêts de leurs administrés, convoquèrent-ils les médecins et réussirent-ils à leur faire admettre que "doresen avant, un chacun d'eux jouyra de la préférence et prééminence durant troys moys et l'autre après consécutivement l'un après l'autre durant troys moys prochains" et que "celuy qui aura achevé ses troys moys demeurera le dernier les troys moys en suivant, ... à peyne d'être déclaré perturbateur du repos et bien public."

Les consuls de Limoges n'étaient pas, comme on le voit, dépourvus de finesse et de bon sens, mais on ne sait si un tel système donna satisfaction aux intéressés.

En dépit de leur fantaisie, de leur désir de paraître, de leur goût de la querelle, on ne peut douter toutefois du savoir et du bon vouloir des médecins de cette époque. Et pourtant la misère et la maladie règnent avec une certaine intensité dans toute la province et leur impuissance est souvent évidente. "Quand on détourne les yeux du monde brillant des évêques aristocrates, de la foule active de ces marchands et de ces bourgeois enrichis, dont les fils accaparaient peu à peu toutes les charges de justice et de finances et commençaient à constituer une nouvelle noblesse, on s'aperçut que cette prospérité des hautes classes dissimulait à l'observateur bien des misères. Sans doute le luxe et la mode du temps s'introduisaient à Limoges et s'étaient dans les fêtes et réceptions solennelles. Sans doute l'Humanisme, la poésie et l'art avaient leurs adeptes parfois estimables, mais pour la majorité des habitants, pour les artisans de la ville, comme pour les laboureurs des campagnes, la vie était souvent bien dure.

Comment en effet, au milieu du bouleversement général qui secoua la France au XVI^{ème} siècle, le Limousin aurait-il pu échapper aux communes souffrances ? Il a donc connu les bandes rapaces et brutales des soudards catholiques et protestants, il a gémi sous le poids sans cesse accru, des impôts et des subsides; et pourtant même sans les guerres ruineuses, le mal eut été déjà trop grand : la perte et la famine se succédaient à intervalles rapprochés, ou même s'unissaient pour accabler la malheureuse population.

La famine en particulier, s'est renouvelée avec une fréquence qui épouvante encore, malgré l'éloignement, celui qui entend sortir des vieux livres, l'écho des cris de détresse. (FRANK DELAGE)

De 1515 à 1595, on ne relève pas moins de 22 années de disette; à quoi sont elles dues ? Sans doute à la pauvreté du sol, à son infertilité, mais aussi à une succession d'intempéries, de pluies torrentielles, de gelées tardives; à la propagation d'épizooties qui ravageaient les troupeaux. Indirectement aussi, la disette provoque la disette, entraînant la maladie qui diminue le nombre des travailleurs valides, et par suite la surface des terres cultivées.

Dans ce moment là, "les plus misérables n'ont qu'à mourir de faim; leurs cadavres jonchent les routes sur le passage des marchands qui arrivent de Paris, de Bordeaux et d'Auvergne et trouvent presque déserts les villages jadis florissants!"

Certaines dispositions sont alors prévues par les pouvoirs publics.

En 1529, le lieutenant général du gouvernement sénéchal de Limoges, délivre une attestation de pauvreté et de misère. Il y avait à Limoges en 1541, 500 pauvres sur une population de 15.000 habitants, et ce chiffre fut même plus élevé à certains moments.

Des mesures générales sont prises. Certaines sont d'ordre économique: les marchés sont contrôlés tant pour les poids et mesures que pour la qualité des marchandises; l'affichage du lieu d'origine des viandes livrées à la consommation est obligatoire. Les consuls de Limoges contrôlent la vente du blé et assurent certains achats à l'extérieur, parfois sur leurs propres deniers. Le péage sur le vin entrant dans la ville avait été établi par Louis XI en 1487; Il est maintenu et les fonds sont affectés à la lutte contre la misère.

Des réglemens de caractère nettement sanitaire interviennent à plusieurs reprises : en 1552, l'enlèvement régulier des boues et immondices est assuré, avec obligation pour les particuliers de verser les récipients dans la charrette du boueux. Le nettoyage régulier des fontaines et des réservoirs de la ville de Limoges est prévu.

Cet ensemble de prescriptions administratives qui traduisent un incontestable souci de maintien de la santé publique, étonne un peu à pareille époque. Il n'est pas douteux qu'elles sont le reflet d'une influence certaine de la médecine et des médecins du moment. Bien qu'imparfaites et à portée limitée, elles ne pouvaient que contribuer à la lutte contre la misère et contre la maladie.

"Cependant le nombre des mendiants augmente tous les jours..... Avec cet entassement d'indigents trop souvent malpropres et débilités par une nourriture peu saine (Bonaventure -III.800- les montre, mangeant "des troncs de choux, herbes et autres choses semblables", aux abords du pont Saint Martial à Limoges, en 1586.), la peste est toujours à craindre. Elle éclate plus d'une fois et l'on voit le chiffre de la mortalité s'élever avec une vitesse effrayante. C'est ainsi

qu'en 1529, dans la paroisse de Saint Michel, du Carême prenant à la fin du mois d'août (soit deux cents jours), il meurt cinq cents personnes."

La peste est, à cette époque, à l'état endémique à Limoges. Elle y est signalée presque chaque année de 1502 à 1631. Plus tenace dans les villes du fait de l'entassement des populations, elle s'étend cependant au dehors. Sa diffusion est constatée à cinq ou six lieues à la ronde autour de Limoges en 1563. Et ceci provoque certaines décisions de la part des consuls.

"Pour à quoy pourvoir, à toute diligence fut recouvert un chirurgien, auquel furent baillés gaige chacuns moys, auquel pour le danger de peste où il s'exposait et service qu'il entretenait, lui fut octroyé l'état de mestrie, avec pouvoir de lever boutique de chirurgien, sans être contrainct faire aultres solemnités ny souffrir l'examen des aultres chirurgiens. Il lui fut délivré tous ferremens, médicamens et aultres otilz necessaires à son estat, et fut logé en la tour appelée du Digret, avec le prestre ayant la charge d'administrer les Stz Sacremens aux pestiférés."

En 1631, le fléau reprend avec une violence exceptionnelle, si l'on en croit Registres consulaires, livres de confrérie, et livres de raison qui relatent tous les méfaits de cette "pestilence notable".

Après une série d'années peu favorables aux cultures et aux récoltes, quelques cas isolés de maladie se présentent dans la ville de Limoges. La population épuisée résiste mal.

"Au printemps de 1631, la peste éclate avec une force nouvelle. Les victimes se multiplient. Quelques jours à peine écoulés, le fléau destructeur a frappé les principaux quartiers de la ville." (LAFORÉST)

Rapidement la panique s'empara de la population qui avait gardé le souvenir des précédentes épidémies. Les uns fuyaient, les autres en profitaient pour voler ou saccager les maisons vides; les précautions les plus élémentaires d'hygiène n'étaient pas observées. Une délibération des magistrats municipaux, en date du 18 Avril 1631, reflète assez bien la situation. Elle ne manque d'ailleurs pas d'intérêt par la nature des mesures envisagées.

Le prévôt des consuls et ses collègues étudient les moyens "de pourvoir à la maladie contagieuse ja espadue en plusieurs et divers endroits de la ville et dont on craint et prévoit l'accroissement encore plus grand, à mesure qu'on entrera dans la saison du printemps et dans la chaleur de l'été." Le lieutenant général propose alors aux consuls "qu'il jugeait grandement à propos, voire très nécessaire, d'établir une chambre de santé....., la dicte chambre composée de tous les corps & compagnies de la ville, des juges de police et certain nombre des notables bourgeois et marchantz d'icelle par l'avis et conseil desquelz, sur les propositions faites par lesd S^{rs} prévost et consuls, soyent délibérées, résolues et exécutées toutes sortes d'affaires et réglem^{ts} concernant lad maladie contagieuse".

La première réunion de la chambre de santé eut lieu le 24 avril 1631. Sa composition est connue, mais on ne relève sur la liste aucun nom de médecin. Nous savons cependant que "des médecins et des chirurgiens du dehors furent appelés pour renforcer le service médical. Les pauvres étaient traités gratuitement. Deux chirurgiens, par ordre et sous la surveillance des magistrats, se tenaient en permanence l'un à la tour d'Amblard, l'autre à la Maillarte au dessus de la Mauvandière".

Le 5 Mai de la même année, la chambre de santé décida d'établir une maison de santé. "Après avoir considéré les environs de la ville pour trouver un lieu pour un établissement, ne s'estant trouvé de lieu plus propre ni moing damageable au publicq que le prieuré de la maison-Dieu, deppendant de l'abbaye de la Règle, a esté résolu et arrêté que lad maison y sera establee".

Une véritable enquête épidémiologique fut alors conduite et permit de préciser l'origine de l'actuelle épidémie. Fin Septembre 1630, un étranger meurt de la peste à l'hostellerie des Trois Angés au faux bourg des Arènes. Plusieurs autres décès furent constatés les jours suivants dans cette auberge; et le mal se propagea aux maisons voisines. Une sorte de trêve pendant l'hiver et la maladie reprend avec une violence étonnante au printemps suivant.

Cet ensemble de mesures, assez surprenant pour l'époque, ne firent que peu pour arrêter l'extension du fléau. "La peste de 1631 est une des plus meurtrières dont l'histoire ait gardé le souvenir. Cette peste présentait aux diverses phases de son développement les même symptomes que celle qui depuis tant de siècles désol l'Orient. Un personnage du Dorat, échappé à la terrible maladie raconte dans ses mémoires que le mal se manifestait par des pustules ou bubons aux bras et aux jambes et quelquefois sous les aisselles. l'apparition des bubons était presque toujours suivie d'une mort prompte" (LAFORREST).

C'est la seule description clinique que nous ayons pu relever, au sujet de cette maladie.

Cependant les médecins ne restaient pas inactifs. JEAN DAVID, docteur à Limoges, prend des observations au lit des malades en 1595; il détermine les cause du fléau et établit le traitement le plus propre à le combattre. Il publie alors un "traité de la peste, contenant les causes, signes, précautions et cure d'icelle, ensemble ces causes et cure de la maladie populaire qui a régné l'année dernière passée 1595".

Après quelques dédicaces pleines d'emphase et dépourvues de toute modestie, l'auteur définit la peste : "une maladie contagieuse, commune et populaire, rapuisant plusieurs d'une vapeur vénéneuse, accompagnée le plus souvent de fièvre ardente, pourpre, charbon, bubons et aultres pernicieux accidentz".

Il nous dit qu'en 1595, "à un fort long et violent froid hyver, succéda un peu de printemps austral et bientôt après une subite et longue chaleur d'été, accompagnée de vents méridionaux qui continuèrent presque tout le cours de l'année ce qui a été la principale cause de la maladie populaire qui a régné toute la dicte année".

Mêlant la description de la peste en général à celle de la peste de 1595, DAVID nous donne peu de détails qui puissent nous permettre de nous faire une idée exacte de la symptomatologie de la dite épidémie.

Sur le plan thérapeutique, DAVID insiste sur l'intérêt de la saignée et de la purge précoces. Il en appelle aux anciens et les cite pêle-mêle; puis il s'engage dans une diatribe contre les profanes qui se mêlèrent de lui donner des conseils.

La peste de 1631 inspire directement Arnaud de Juillac, docteur en médecine à Limoges, où il se distingue admirablement pendant l'épidémie. Il traduit en français et dédie aux consuls un "Traité de la Peste, ou méthode briève, facile et longuement expérimentée pour guérir la peste, avec des remèdes communs à toutes sortes de personnes qui s'en pourraient servir sans autre médecin ou chirurgien".

Il n'est pas douteux que la peste, en raison même de sa fréquence, de son caractère extensif et infiniment destructeur et peut-être aussi du peu d'action que l'on avait sur elle, a occupé au premier chef les médecins de l'époque.

Toutefois, d'autres maladies existaient et causaient aussi des ravages qui n'en étaient pas moins réels s'ils étaient moins spectaculaires. La dysenterie notamment.

André Pierre, du Dorat, l'associe à la peste dans un même ouvrage, un "Traité de la peste et de la cure d'icelle avec la préparation d'antimoine et les propriétés et vertus d'iceluy, plus un traité de la dysenterie et de ses remèdes".

Le Docteur Antoine Meynard, de Tulle, lui consacre un livre de 96 pages: "Traité de la dysenterie, principalement de celle qui a eu cours cette année 1625".

En 1529, Michel de Leyssenne signale une "fièvre chaude", faisant de nombreuses victimes - Aucune précision sur sa nature exacte ne nous est donnée.

La lèpre existe toujours, mais avec moins d'intensité. Certains établissements d'isolement disparaissent; d'autres se transforment en communauté active où chacun travaille; on envisage enfin la fusion de la maladrerie de Saint-Jacques à Limoges avec l'hôpital général. On est plus strict sur les conditions d'admission; une ordonnance royale de 1612 rend obligatoire la visite médicale, suivie de la délivrance d'un certificat prouvant la nécessité de l'hospitalisation.

Les hôpitaux connaissent d'ailleurs à cette époque certaines difficultés de gestion. Au début du XVIème siècle, on voit les laïques supplanter souvent les religieux dans les organismes de secours et les œuvres charitables.

Cependant, bien dans l'état d'esprit de l'époque, Marie de Petiot fonde à Limoges l'ordre des secours hospitalières de Saint-Alexis, qui évite la ruine de l'hôpital général Saint-Gérald et contribue encore de nos jours à sa bonne marche et à sa renommée.

Pour offrir plus de stabilité aux Etablissements hospitaliers, François Ier, dans une ordonnance prise à Blois en 1545, transfère aux magistrats des villes l'administration des différents hôpitaux. C'est la porte ouverte à une organisation officielle des services sanitaires.

MAITRISES JURANDES & COLLEGES

L'augmentation du nombre des médecins et le développement de leur savoir eurent pour effet, d'une part de multiplier entre eux les sources de querelles et d'autre part de les rendre solidaires face aux chirurgiens, aux barbiers, aux apothicaires et surtout aux charlatans de plus en plus nombreux. De leur côté, chirurgiens et barbiers étaient loin de faire bon ménage.

Cet état d'incertitudes et de rivalités rendait nécessaire une organisation plus rationnelle et surtout plus hiérarchisée des professions médicales et paramédicales.

Sur le plan national, un mouvement de dessine du côté des chirurgiens. Ils cherchent à se grouper en corporations, n'interprétant d'ailleurs en cela que les directives données par le pouvoir central sur la fin du XVI^e siècle obligeant les divers corps de métiers à former des jurandes. Ils vont même plus loin et visent à se constituer en collèges, voire à demander la création d'une faculté.

La distinction entre médecin et chirurgien remonte au concile de Tours en 1163. Celui-ci avait interdit les opérations sanglantes aux Juifs et aux ecclésiastiques, seuls médecins de l'époque, qui les laissèrent alors aux laïcs. Ce sont les barbiers, déjà habitués aux rasoirs mais le plus souvent illettrés, qui s'en emparent. Une séparation se fit progressivement entre les barbiers proprement dits et les barbiers chirurgiens. La formation scientifique de ces derniers se développe et ils sont tenus à six ans d'études, avant d'obtenir la maîtrise. Ceci tend dans une certaine mesure à les placer sur un pied d'égalité avec les médecins auxquels ils restent cependant soumis.

Par contre "les barbiers étaient de simples domestiques. Ils faisaient les besognes grossières des chirurgiens, ils pratiquaient les saignées, lavaient les plaies, appliquaient les bandages, posaient des cataplasmes. En général, besogneux et malhonnêtes, ils ne méritaient aucune considération". (Dr Morely). Assez mal vus des chirurgiens, mais serviteurs ordinaires des médecins, c'est vers ceux-ci qu'ils se tournent pour leur demander aide et protection. La Faculté de médecine qui a besoin d'eux et qui redoute un peu les chirurgiens, organise alors quelques cours en leur faveur. Elle distingue "petits barbiers" et "grands barbiers", ces derniers munis de quelques instruments. Les barbiers deviennent alors des "tonsosres chirurgici" et se font appeler "maîtres barbiers-chirurgiens" par opposition aux chirurgiens-barbiers.

Pendant plus d'un siècle, chirurgiens barbiers et barbiers-chirurgiens coexistent, chacun empiétant sur le domaine de l'autre.

Le Limousin, comme les provinces voisines ne reste pas à l'écart de ces rivalités. La vie professionnelle devient, de ce fait plus difficile et chacun demande l'établissement de statuts corporatifs.

Les chirurgiens et barbiers de St-Junien prennent cette initiative en 1621 et sont approuvés par le parlement de Bordeaux.

"Est ordonné que aucun chyrurgien ou barbier ne pourra tenir boutique ouverte, qu'il ne soit en bonne vie, moeurs et honneur et bonne conservation et qu'il ne soit auparavant examiné et approuvé par les bayles et aultres maistres du dict art, de la manière qui suit:

Il sera interrogé par un médecin et deux bayles des chirurgiens et maîtres-barbier de la ville, sur : "l'anatomie, la phlébotomie, plays, ulcères, fractures, dislocations et aultres maladies qui ne sont point plays ni ulcères, pour lesquelles on a recours aux chyrurgiens."

Toute une série d'articles fait suite, réglant l'exercice habituel de la profession. La plupart ont un caractère limitatif.

"Ne pourront néanmoins les dicts chyrurgiens traicter les maladies externes qui sont dépendantes des causes intérieures, ny celles auxquelles il surviendra hemorragies, appoplexies et aultres accidents qui empêchent les traitements particulier des dicts maladies ou qui menacent de péril de vie, ni pareillement celle des trois ventres et principalement celle de la teste, jacoit qu'elle ne pénètrent pas, et ce sans avis et assistance du médecin.

"Pour le traitement d'icelle maladies et non pour aultres il sera licite aux dicts chyrurgiens de tenir dans leur boutique des médicaments préparés ou à préparer, simples ou composés

"Les chyrurgien ne pourront faire de rapport en justice qu'avec l'assistance du médecin ou plus ancien des chyrurgiens en l'absence de médecin."

Suit une prescription d'allure surtout commerciale : "Le chyrurgien ne pourra avoir qu'une seule boutique et ne fera ny lui, ny ses serviteurs aucune barbe les jours de dimanche et de fête."

Cependant chirurgiens et barbiers ne pouvaient continuer à être régis par des statuts uniques, tant leurs formations et leurs activités étaient différentes. Aussi toujours à St-Junien, des lettres patentes sont elles délivrées aux barbiers qui s'isolent ainsi de leurs anciens confrères.

"Nous leur permettons d'avoir des boutiques peintes en bleu ... et de mettre à leurs enseignes bassins blancs pour marque de leur profession, pour faire différence de celles des maistres chirurgiens qui en ont de jaunes avec cette inscription : barbier, perruquier, baigneur, étuviste, céans on fait le poil et on tient bains et étuves."

Les activités des barbiers sont ainsi, bien que limités, nettement définies.

Un arrêté royal de 1680 les autorise toutefois à "vendre dans leur boutique, des poudres opiat pour les dents, pommades savonètes, essences et pates à laver les mains et aultres senteurs pour nettoyer les dents et généralement faire tout ce qui convient pour la propreté ornement, nesteté et santé du corps humain." Ainsi tous les ponts ne sont pas coupés entre médecins et barbiers, mais peut-être ces derniers risquent-ils d'avoir maille à partir avec les apothicaires.

Cependant l'ensemble de ces règlements n'empêche pas la persistance de certains abus.

Le 20 Novembre 1699 l'assemblée des maitres chirurgiens jurés de St-Junien poursuit cinq de ses compatriotes pour avoir "singé de faire la fonction de barbier et chirurgien, tenant boutique ouverte avec bassin au devant et escripteaux, de qu'ils ne peuvent ni ne doivent faire."

Dans toute la province, les rivalités persistent. "Sa Majesté, bien informée que nonobstant les soins qu'elle a pris pour reprimer le désordre et les grands abus qui naissent ordinairement entre ceux qui exercent les arts et professions, il en reste encore aujourd'huy de considérables entre les barbiers réservés en la ville de Limoges, aucuns desquels avec les chirurgiens et les marchands de la ville, enlèvent toutes les marchandises de cheveux qui sont apportés en ycelle par les marchands forains pour en priver les autres."

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in two columns. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list appears to be a directory or a roster of some kind.

2. The second part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

3. The third part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

4. The fourth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

5. The fifth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

6. The sixth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

7. The seventh part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

8. The eighth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

9. The ninth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

10. The tenth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are arranged in a single column and appear to be related to the names and addresses listed above. Some of the notes are very brief, while others are more detailed.

Il est dit par ailleurs que "tous les dicts barbiers perruquiers pour-
ront avoir boutique fermée à grands carreaux de verre, différents néanmoins des
montres des maîtres chirurgiens, et mettront à leur enseigne des bassins
blancs pour marque de leur profession, avec cette inscription : à tous, barbier
baigneur, étuviste, perruquier; faisant sa Majesté défense aux dicts maîtres
chirurgiens et tous autres de faire mettre de semblables montres et bassins
à leurs boutiques, à peine de quatre cents livres d'amende pour chacune con-
travention".

Les apothicaires ne sont pas en reste et sont bien décidés eux aussi
à s'organiser, tant pour eux mêmes que vis à vis des médecins et des chirur-
giens.

Ce sont encore les Saints Juniauds qui prennent l'initiative.

"Aulcun ne pourra eriger boutique d'apothicaire en la ville de St-Ju-
nien en Limousin, ni aultrement user du dict art, sinon qu'il soit passé
maître au dict art". Il devra pour cela "montrer des lettres d'apprentissage
de deux ans et avoir servi et demeuré sept ans ou plus en bonnes villes fameu-
ses". Après quoi, "l'un des bayles lui ayant baillé la recepte, les ingrédients
étant approuvés, il fera la composition". Puis, "estant trouvé capable, et
receu en son examen et chef d'oeuvre, il sera présenté par devant Mr le Juge
où il prestera serment."

L'apothicaire, jugé plein de capacités, a pignon sur rue et jouit de
toute respectabilité. Il reste tout de même soumis à certaines obligations.

"Seront tenus les dicts apothicaires de faire tous leurs sirops de
bon sucre ou bonne cassonnade blanche, sauf ceux où est commandé par les doc-
teurs médecins de le faire de miel.

"Tous les ans, feront ceux distillées qui ne serviront que deux ans."

L'inspection des pharmaciens était déjà une réalité puisqu'il est sti-
pulé que "les bayles visiteront les boutiques et les drogues deux fois l'an-
née". Mais le contrôle était purement local, propre à chaque cité sans aucune
cohésion entre villes voisines.

Les apothicaires de Limoges, désirant donc, de leur côté "établir une
maîtrise de leur art et se faire jurés, comme il y en a dans les meilleures
villes du royaume" s'adressent en 1621 au siège sénéchal, pour obtenir des
lettres patentes, constituant leur profession en corporation jurée. On ne
comptait à cette époque pas moins de vingt cinq pharmaciens pour la seule
ville de Limoges qui n'avait pas plus de douze mille habitants. En 1884, il
n'existait que vingt quatre pharmaciens pour toute la commune, c'est à dire
pour une population de soixante cinq mille âmes. En 1954, il y en a seulement
quarante six pour cent dix mille habitants.

Du consentement des consuls et du procureur du roi, il leur fut permis
de se réunir pour discuter des statuts. Ceux-ci reçurent l'approbation royale
en 1627 (lettres patentes du mois de février).

Mais les apothicaires manifestèrent bientôt vis à vis des médecins une
indépendance dont ces derniers se montrèrent fort scandalisés. En 1633, un
procès s'engagea entre les docteurs en médecine et médecins ordinaires de la
ville de Limoges. Jacques Arbonneau, René Lafont, David Chabaudie et François
Villoutreix, et les apothicaires ayant pour syndics Claude Monneyron et Jean
de Reculés.

Les archives de la Hte-Vienne possèdent un curieux mémoire des premiers
dont quelques passages rappellent les phrases les plus gonflantes de personna-
ges de Molière.

"Les apothicaires qui sont dans un ordre soumis et inférieur aux médecins, prétendent dispenser des remèdes sans leur autorité et désengager leur pharmacie du devoir et des défenses auxquelles elle est obligée par la loi civile et politique et par sa propre fonction à la reine des sciences qui est la médecine".. Nous ne saurions dire quelle fut l'issue de ce différent. (Louis Guibert).

Barbiers, chirurgiens et apothicaires étaient donc devenus dans l'ensemble de la province des corps dûment constitués, fiers de leurs droits, jaloux de leurs prérogatives mais toujours un peu inférieurs aux médecins.

Cette hiérarchie ne fit que s'accentuer, mais une collaboration plus réelle s'établit à mesure que chacun s'organisait dans sa profession.

Les médecins de Limoges ne se décidèrent que plus tardivement à créer juridiction et groupement professionnels.

Le 3 Juillet 1646, "Maitre Pierre Lafon, faisant tant pour lui qu'au nom de Maitre Pierre Avril, Simon Lacroix, Antoine Dumas, Martial Meynard dit Favillon, Psaumet Cercleyx, Jacques Guilhot et Jean Lacroix, docteurs médecins de Limoges" se présente devant le conseil de la dite ville et déclare que "pour l'affection qu'ils ont au bien public et pour maintenir la profession et pratique de la médecine en l'état, honneur et, avantage qu'elle doit être exercée, ils ont, à l'exemple des autres bonnes villes du royaume, désiré, il y a longtemps, de s'unir et s'agrèger entre eux et faire un corps et collège pour éviter qu'à l'avenir, beaucoup d'abus se glissent dans leur profession et réparer ceux qui pourraient d'être introduits".

Comme on le voit, les motifs qui ont présidé à la naissance de ce groupement sont hautement respectables. Leur seul examen permet de préciser la nature exacte de ce collège et, par suite, de rejeter une opinion souvent répandue qui veut faire du collège de 1646 l'ancêtre de l'actuelle Ecole de Médecine. Le terme prêté sans doute à confusion. Ce n'est pas d'un centre d'enseignement qu'il s'agit, mais plutôt de l'ensemble de ce que nous appellerions aujourd'hui : conseil de l'Ordre, Syndicat professionnel, Association d'entraide et de secours, société savante. Le caractère corporatif est l'aspect dominant.

Il est probable cependant que, par l'heureuse orientation qu'il a donné au corps médical de la cité, le collège de médecine ait quelque responsabilité dans la naissance de la future école, faisant de Limoges une ville de grands médecins, plus apte que d'autres à devenir enseignants et à provoquer des vocations par l'exemple de leur dignité et de leur savoir.

L'étude de quelques uns des quarante sept articles des statuts ne manque pas d'intérêt. Elle a le mérite de nous faire connaître les exigences professionnelles de l'époque.

"Ne sera loisible désormais à aucun de s'ingérer pratiquer ou exercer la médecine en la ville de Limoges, cité, faubourgs d'icelle, ponts St-Martial et St-Etienne, s'il n'est reçu en la compagnie des docteurs médecins agrègez pratiquant et exerçant la médecine, et s'il n'a prêté le serment; en laquelle il ne pourra être reçu s'il n'est licencié ou docteur en médecine, de quelque université fameuse, dont il sera tenu de leur faire part, exceptés les médecins de Sa Majesté et des Princes de Sang qui servent actuellement".

C'est l'élimination de "tous empiriques, thériacleurs, charlatans et autres abuseurs et ignorants". Quatre assemblées ordinaires sont prévues : les abus connus y seront rapportés et l'on discutera des moyens de maintenir la santé publique.

Tout nouveau venu devra comparaitre devant le collège pour y subir un examen, après qu'on se soit informé des "vie, moeurs et religion d'icelui".

L'examen sera simplifié pour les docteurs de Paris et Montpellier, "pour l'honneur et révérence des susditz universitez".

Après ces épreuves, les candidats seront tenus "d'inviter à dîner tous les médecins qui sont agrégés et de mettre soixante livres tournois dans la bourse commune". Une cotisation est de plus, exigée chaque année.

Le jeune médecin sera tenu de faire oeuvre charitable et de visiter gratuitement les pauvres malades.

Il est prévu que le collège de médecine aura une certaine autorité sur les chirurgiens et sur les apothicaires et veillera à ce que leurs sciences soient "entretenues en toute intégrité et splendeur...", d'autant que la chirurgie et la pharmacie sont parties de la médecine non moins utiles et nécessaires qu'icelle".

"Si quelqu'un des médecins s'aperçoit en visitant les malades, qu'en la ville ou aux environs d'icelle, il y a quelque maladie pestilentielle (dont Dieu nous garde) il sera tenu d'en avertir les magistrats: ~~Mais les~~ consuls de la ville."

Ce sont d'ailleurs les consuls qui, réunis en conseil avaient "d'une commune voix et suffrage" donné leur approbation la plus entière aux statuts.

Jean Périère, seigneur du Vignaud et de la Bardille, (un de Léobardy, notaire à Bessines, ayant épousé une fille de Jean Périère, celui-ci se trouve être l'ancêtre direct de l'actuel directeur de l'Ecole de Médecine de Limoges et artisan de sa transformation en école de plein exercice) conseiller du roi et son président au siège présidial de Limoges, les transmit à Louis XIV qui, le 13 Novembre 1646, les approuve et délivre les lettres patentes qui rendent leur application obligatoire.

A part une protestation, d'ailleurs restée sans écho, de Me Jacques Arbonneau et Jacques Martin de Sainte Marie "plus anciens médecins" qui avaient été tenus à l'écart, le collège de médecine de Limoges fonctionna, semble-t-il à la grande satisfaction de tous.

Près de cent années après la promulgation des statuts, on devait encore pour exercer à Limoges, prêter entre les mains du procureur du roi, le serment de les observer fidèlement. Pour remplir cette formalité il fallait être assisté de deux agrégés délégués par le collège.

Où le Docteur Fougères, issu d'une vieille famille d'apothicaires limogeois, diplômé de la faculté de Montpellier chercha à se soustraire à cet usage. Le collège de médecine déclara dans une de ses séances, "qu'il ne pouvait consentir à la prestation de serment du sieur Fougères, qu'il n'ait, au préalable, fait réparation de l'insulte faite au corps du collège, en ne convoquant pas les membres pour qu'on nomme deux députés ou témoins pour l'assister au serment, et qu'il n'ait acquitté, conformément à l'article 20, les amendes qu'il a encourues, ainsi que le sieur Arbonneau, aux convocations duquel on n'aura plus à l'avenir aucun égard jusqu'à ce qu'il ait réparé les infractions commises contre les statuts".

L'affaire ne se terminera pas là : le Docteur Fougères écrivit au Procureur du roi une nouvelle lettre, dans laquelle il prétendait que les plaines du collège n'étaient pas fondées et le pria de passer outre et de recevoir son serment. Un procès s'en suivit, et il fut prouvé que les lettres de convocations avaient été faites, mais qu'elles n'avaient pas été distribuées. Le porteur de lettres fut congédié et la paix fut faite et le sieur Fougères fut admis à prêter serment, le 19 Octobre 1756.

1. The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the existence of solutions of the system of equations

$$\frac{dx}{dt} = A(x)u, \quad \frac{dy}{dt} = B(x)y,$$

where $A(x)$ and $B(x)$ are matrices depending on x , and u is a vector function.

2. In the second part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is constant, and the matrix $B(x)$ is a function of x .

3. In the third part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is constant.

4. In the fourth part, we consider the case when both matrices $A(x)$ and $B(x)$ are functions of x .

5. In the fifth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

6. In the sixth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

7. In the seventh part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

8. In the eighth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

9. In the ninth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

10. In the tenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

11. In the eleventh part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

12. In the twelfth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

13. In the thirteenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

14. In the fourteenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

15. In the fifteenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

16. In the sixteenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

17. In the seventeenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

18. In the eighteenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

19. In the nineteenth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

20. In the twentieth part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

21. In the twenty-first part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

22. In the twenty-second part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

23. In the twenty-third part, we consider the case when the matrix $A(x)$ is a function of x , and the matrix $B(x)$ is a function of x .

Le collège fut alors composé de MM. Michel Arbonneau, doyen, Malavernigne de Freyssinat, premier syndic, David Desvarennes, procureur syndic, Tranchant, Deperet, Valade, Boyssé, Gerald et Fougères.

Le diplôme de docteur en médecine est donc une capacité, mais nous un droit d'exercice. Dans les petites villes et les campagnes, il suffit de faire viser les lettres doctorales par le conseiller médecin du roi du ressort de la résidence; mais dans les grandes villes pourvues d'un collège, l'affiliation à celui-ci est obligatoire.

Le collège de médecine à la personnalité légale exerçant sa juridiction sur ses membres, mais également dans une certaine mesure comme nous l'avons pu voir, sur les chirurgiens, les apothicaires et les médecins ambulants.

Les docteurs en médecine sont alors peu nombreux en Limousin. Ils sont parfois diplômés de Paris mais le plus souvent de Montpellier, et sont généralement installés dans les villes.

Cette prédominance de Montpellier s'explique assez bien. En effet, les relations entre cette ville et notre province sont très anciennes. D'après la tradition, les Vénitiens auraient établi au X^e siècle, un comptoir de vente d'épices du Levant à Limoges, dans le faubourg St-Martin qui correspond de nos jours à la rue des Vénitiens. En réalité, d'après Louis Guibert, ce sont les Vénitiens qui établis à Montpellier, auraient donné à des habitants de cette ville l'idée de faire un entrepot de marchandises à Limoges. Il semble donc qu'il y ait eu de tous temps des échanges mutuels entre Limoges et Montpellier. On pourrait trouver dans les archives de l'Hérault les traces de nombreux Limousins qui auraient fait leurs études médicales à Montpellier.

Les docteurs en médecine sont recrutés dans la bourgeoisie intelligente et laborieuse. Le plus souvent ils sont fils de médecin, d'apothicaire ou de chirurgien de campagne. Les archives de la Corrèze possèdent un manuscrit inédit ("Histoire des Médecins, chirurgiens, sages-femmes et marchands droguistes d'Argentat" par le Docteur Morely), qui apporte d'intéressantes précisions sur les familles médicales d'Argentat.

Son titre, ses diplômes, sa formation d'humaniste et d'homme de science font du jeune docteur même s'il est peu fortuné et d'origine modeste, un parti envié pour les jeunes filles de la bourgeoisie qui lui apportent quelques revenus commerciaux ou agricoles, heureux compléments des maigres ressources professionnelles.

"Le médecin doit avoir une mise soignée; il ne sort qu'en perruque ronde, à deux ou trois rangs de broderies, pourée à frimas, et tient canne à pommeau d'or. Il lui fait un logis de quelque apparence; il en doit meubler les appartements, la cuisine et la cave... Il lui faut un cheval pour courir les chemins impraticables aux voitures, la chaise ne servant guère qu'aux visites de cérémonie. Il lui faut laquais pour la monture et servantes pour la maison, en somme de quoi faire figure de bourgeoisie, mais aussi de quoi obérer un budget fort mal en point." (Dr Paul Delaunay : "Ceux qui soignaient nos pères".)

Membre du Tiers-Etat, le médecin paye la taille mais il est affranchi de la collecte "pour la dignité et la nécessité de son emploi". Certains documents d'archives nous le montre sollicitant un allègement de sa côte.

Bien que peu nombreux, les docteurs en médecine ont la vie rendue difficile par la concurrence souvent illégale des chirurgiens et des charlatans.

Le docteur Morely qui déplore la rareté des documents relatifs à l'exercice professionnel à cette époque, donne cependant d'intéressants renseignements. Il signale certains chiffres qui ne manquent pas d'étonner. Il y aurait eu à Tulle 10 médecins agrégés pour 6000 habitants en 1670; il n'y en avait plus que huit en 1690 pour une population équivalente.

"Aussi, cette pléthore médicale avait-elle comme conséquence de rendre à chacun l'existence difficile et pénible. L'un d'eux Jean-Joseph Roumilhac, dont nous avons le testament, laissa à sa mort, un peu plus de mille livres et de nombreux enfants. Il avait cependant exercé fort longtemps et appartenait à une vieille famille médicale puisque son père, son beau-frère et son fils étaient médecins.

"Il faut ajouter à cela que la profession était rude et pénible, dans un pays où les communications n'étaient jamais faciles et où, en somme, les habitants étaient pauvres puisqu'il n'y avait aucune transaction commerciale. Nos médecins le disent et s'en plaignent, ils sont si pauvres même que les moyens leur manquent de faire respecter leurs droits."

On comprend que certains médecins aient alors cherché quelque occupation officielle à temps partiel. Le conseiller médecin du roi est une sorte de délégué du pouvoir central au sein du collège. Il remplit les fonctions de médecin légiste et de médecin assermenté, il délivre des attestations officielles fait des rapports de justice il préside les jurys d'examen des garçons chirurgiens et délivre les autorisation d'exercer. D'autres médecins sont plus nettement fonctionnaires : tels le médecin des hôpitaux, ceux de la brigade des gardes ou les médecins commissionnés pour le service des épidémies. Les charges officielles ou de circonstances particulières permettent à certains médecins d'avoir une plus grande aisance de trésorerie.

Ainsi, nous relevons dans le livre de famille des Sieurs de la Brunye, de Rochechouart, que, le 17 Décembre 1658, Jean de la Brunye s'en est allé avec Maître Louis Reynaud, docteur en médecine, à St-Junien "pour ^{en}cher de l'argent à emprunter ce qu'ils firent de Maître François Tardieu, docteur en médecine, demeurant au diot St-Junien Et de luy, ils empruntèrent la somme de cinq cent L.L. t., payables de là à un an du dict jour".

Les médecins savaient donc s'entr'aider et il en était de riches. Encore que ce fut là un cas particulier puisqu'il s'agissait pour ces gens là, tous protestants, de venir en aide à leur église de Rochechouart.

Quelques jours plus tard, c'est le chirurgien la Roche, du bourg de Massignac qu'ils vont trouver "pour la somme de douze vingt ll t."

Fortunés ou non les médecins commencent à devenir des gens avec lesquels il faut compter. Leur prestige et leur science leur donnent une des premières places dans la cité. Aussi commencent-ils dès cette époque à participer à la vie publique.

Le 7 décembre 1672, "Mr François Descubes, seigneur du Puydeau et de Ferrand, docteur en médecine en la ville de Limoges, est nommé consul de la présente ville". Au mois de décembre 1767, un édit royal, concernant l'administration des villes et bourgs du royaume, précise dans son article 30 : "Pour former le nombre de notables prescrit par l'article 27 ci-dessus, il en sera choisi... deux parmi les commensaux de notre maison, les avocats, médecins et bourgeois vivant noblement, quatre parmi les chirurgiens et autres exerçant les arts libéraux..."

Il y a là une ébauche de législation sur la représentation corporative au sein des municipalités, qui mérite d'être soulignée.

Si plusieurs médecins se laissent tenter par quelques fonctions publiques, en règle générale, ils n'ont guère de préoccupations proprement politiques. Ce n'est que sur la fin du XVIII^e siècle qu'on les voit se mêler aux activités de certains cercles intellectuels. Ils seront d'ailleurs, pour la plupart, signataires des cahiers de 89, ce qui peut étonner chez des gens aussi attachés à leur corporation, mais s'explique bien par le fait qu'ils sont bourgeois et qu'ils ont là l'occasion de se révolter contre les dédains de l'aristocratie.

De par la nature de leur profession, sans doute, sont-ils aussi plus préoccupés par certains problèmes sociaux et humains, mais les longues études qu'ils ont poursuivies près des grandes universités en ont fait, le siècle aidant, des humanistes. Les médecins sont avant tout des gens cultivés et raffinés. Ils participent aux activités des sociétés littéraires ou des sociétés d'agriculture en qualité de membres associés.

De leur côté, les chirurgiens sont gens moins instruits; ils le sont cependant plus que leur entourage. Et ceci les désigne tout naturellement pour avoir dans les campagnes une influence semblable à celles des notaires et des juges. Sachant lire et écrire, ils étaient des arbitres.

Pendant longtemps les médecins et, dans une certaine mesure, les chirurgiens, sont les seuls dépositaires des connaissances scientifiques en Limousin.

En dépit de la multitude de leurs activités, tant dans le domaine de l'esprit que dans celui de la politique, les médecins limousins de cette époque sont avant tout des médecins. On trouve aisément témoignage de leur exercice professionnel dans les livres de raison tenus par les chefs de famille du moment.

Voici un extrait du journal de Jean Péconnet, homme d'affaires, bourgeois de Limoges :

" Le 14 Septembre 1671, j'ai fait visiter mon fils Jean, l'ainé, à Monsieur Ferrand, médecin, chez Monsieur Chevalier, l'apothicaire, en sa présence: lesquels ont jugé qu'il avait un empième formé dans le corps et côté gauche; ils ont remis à le cauthériser le lendemain, afin de l'ouvrir entre deux costes; sur quoy avancé, ce jour d'huy, pour les advis et visittes, au dit sieur Ferrand, trente solz.

" Et le lendemain 16, le dit sieur Ferrand, médecin, a fait mettre la main à l'oeuvre et cauthériser mon dit fils par le sieur Raby, chirurgien, à l'heure de huit heures de matin; et le soir, à six heures, ont percé l'ouverture qui a distillé du pus. En ce, il y a deux visittes dud. Sieur Ferrand.

" Le lendemain 17 sont revenus, soir et matin, ledit sieur Ferrand, médecin et le sieur Raby, trois fois.

" Le 18 et 19, ont continué à deux fois le jour.

" Le 20, M. Ferrand, le matin; le dict jour, ay appelé Mr. Vidaud, chirurgien, en conseil et est venu le dict jour deux fois et le sieur Raby, deux fois.

" Le 21, les dicts sieurs Vidaud et Raby, deux fois, et Mr. Ferrand, le soir seulement.

" Le 22, les dicts sieurs Ferrand, Raby et Vidaud, au matin; et le sieur Vidaud, ayant pris congé, lui ay donné trois pièces de trente solz - Le soir du dict jour 22, les dicts sieurs Ferrand et Raby sont revenus.

" Le 23, Mrs. Ferrand et Raby, deux fois le jour.

" Le 24, Mrs. Ferrand et Raby, deux fois.

" Le 25, deux fois le jour.

" Les 26 et 27, trois fois.

" Le 28, deux fois.

" Le 29, deux fois.

" Le 30, une fois.

" le premier d'octobre, une visitte le soir."

Chaque jour, le médecin et le chirurgien continuent leurs visites avec une fréquence à peu près identique.

Cependant, "ay remarqué le 17 et 18, jour de Saint-Luc, qu'il n'est venu.

" Est revenu le 19, 20, et le 21, deux fois."

Monsieur FERRAND avait sans doute employé ses journées des 17 et 18 Octobre à fêter avec ses confrères, leur patron Saint-Luc.

La maladie finit sans doute par évoluer favorablement et " le 26 décembre 1671, j'ai payé le dict sieur Ferrand, médecin et envoyé deux louis d'or valant vingt deux livres, dont il s'est contenté."

Le relevé de ce registre de famille a plusieurs mérites. Il nous situe les connaissances diagnostiques et thérapeutiques des médecins limousins de l'époque; il nous montre les bonnes relations de confraternité qui commencent à exister; il nous donne enfin quelques précisions sur le niveau de vie.

Dans le livre des **Sieurs** Isaac de Guéret, on peut lire une amusante auto-observation:

" A la fin de Mai de l'année 1660, je fus malade de la fièvre tierce, dont j'eus d'abord quelques cinq ou six accès, et peu de temps après, elle me reprit et laissa par plusieurs fois et reprit avec un grand dégoût et lassitude, ce qui me jeta dans une langueur, avec la grande quantité de remèdes qu'on me fit prendre, qui m'échauffèrent si fort que je ne fis que languir et traîner tout l'été, sans gout ni appétit et sans presque dormir. Je pris des eaux de Saint-Miou qui ne firent que de me refroidir l'estomac.

" Enfin, le meilleur avis et remède qui me fut donné, fut par un médecin de Montluçon qu'on envoya quérir, fut de ne prendre absolument aucun remède quel qu'il fut, ce qu'il me dit à son départ et en secret et cachette de ceux qui m'avaient traité.

" A la fin de Juillet, je commençais à me mieux porter."

Notre homme part tout de même en voyage et revient à Guéret, "environ la Saint-Martin, en parfaite santé et entièrement remis de ma maladie et langueur de laquelle mes médecins avaient cru que j'aurais peine à me tirer et guérir pendant mon séjour à Paris."

" Dans le même livre, quelques pages et quelques années plus loin, en 1690, on relève une autre observation, dont l'évolution est cependant moins favorable:

A l'âge de 89 ans, Isaac Chorllon, sieur des Prioux, meurt "de caducité et par exanition et défaut de chaleur naturelle, sans aucune fièvre, ni symptôme, ni mal apparent, ni autre que celui de la grande vieillesse qui faisait qu'on le voyait diminuer et s'affaiblir depuis six mois avant son décès.

"Il était d'un tempérament bon et de grand travail, robuste, vigoureux, rarement malade, sans aucune incommodité et ayant joui d'une bonne santé qui lui était causé par les hémorroïdes et une héréripelle ou fluxion sur les jambes de temps en temps, qui gluaient et jetaient de l'eau rousse, ce qui avait cessé plusieurs années auparavant sa mort, n'en ayant ressenti aucune incommodité par la cessation des dicts hémorroïdes et du dict héréripelle qui était un mal héréditaire dans la famille du côté de ma mère."

Mais tous les malades ne meurent pas aussi âgés et sans que le secours du médecin ait été nécessaire. Dans bien des cas, au contraire, la présence de celui-ci est indispensable. Malheureusement, sa science ne permet pas toujours d'assurer diagnostic et guérison. Aussi voit-on parfois certains d'entre eux demander conseil à l'un de leurs maîtres.

En 1729, un médecin de Guéret demande par lettre, consultation à Cluscard, médecin ordinaire du roi:

"La maladie a commencé par un rhume léger dès l'hiver dernier, mais qui a exercé sa tyrannie dans les fêtes dernières de Paques. La toux est violente, les crachats blancs et épais, sous apparence de purulence mêlée, et que la malade trouve fort salés, lors de l'expectoration. Son teint est fort fletry et son embompoint ordinaire a dégénéré en maigreur

Elle a quelques sueurs sur la pointe du jour et est dans une insomnie habituelle. "

Le médecin précise qu'il a pratiqué de petites saignées et donné une potion bechique.

Cluscard est de l'avis du médecin traitant:

" Cette maladie est causée par l'acreté de la masse du sang et de celle de la lymphe qui se sépare dans les glandes du poumon et qui par son épaissement s'y ramasse. "

"Pour guérir la malade, "il faut s'attacher uniquement à évacuer les mauvais levains des premières voyes, à rendre le sang et la lymphe plus fluide et les adoucir. "

Cluscard, le consultant, précise ensuite la thérapeutique qu'il conçoit et donne au médecin gueretois la conduite à tenir:

" Pour cet effet, je suis d'avis qu'on commence par tirer trois palettes de sang d'un des bras, observant de lui donner la veille de la saignée et le lendemain, un lavement composé d'une chopine de decoction émoulliente et rafraichissante dans laquelle on fera bouillir un quarteron de miel commun et on y fera fondre un gros de cristal minéral - Deux jours après, on la purgera avec une once de casse mondée, delayée dans deux setiers d'eau et deux onces de manne, avec un gros de sel végétal, le tout bouilli jusqu'à ce que la manne soit fondue, et passer par un linge pour prendre à jeun et un bouillon trois heures après. Elle se tiendra le ventre libre par des lavements; elle se garantira du chagrin et de la mélancolie autant qu'il lui sera possible... On aura soin de purger Madame, au milieu et à la fin du jour, avec du bouillon au mou de veau et on lui fera prendre le soir un demi-gros de theriaque et le bouillon immédiatement par dessus. "

Le livre de la famille Peconnet, que nous avons déjà cité, nous apporte un peu plus loin de nouvelles précisions nosologiques:

" Le 22 Août 1682, ma soeur Valérie est décédée à cinq heures du soir, après onze jours de fièvre continue et violente, subséquentement venue après la picotte".

Louis Guibert rappelle que sous ce terme de "picotte", on désignait alors plusieurs maladies, notamment la variole - On sait qu'entre 1550 et 1750, la variole fit d'assez fréquentes apparitions en Limousin et qu'elle y fut souvent meurtrière - Le livre de raison de la famille Maurat mentionne ses ravages au Dorat.

Les livres de raison, dont la mission était de conserver le souvenir des faits et événements importants de la vie familiale, consacrent évidemment une large place à la maladie, mais ils avaient aussi pour rôle de consigner les dépenses du foyer.

C'est ainsi que nous avons relevé le compte établi par Joseph Peconnet, des frais qu'il a dû engager lors de la maladie de son frère. Cette maladie, dont la nature n'est pas précisée, dura dix sept jours et fut suivie du décès.

" Payé à Monsieur Chevallier, maître apothicaire, pour médicamentz de sa maladie, la somme de trois louys d'or, suivant le reçu, quoique le compte montât trente huit livres, mais n'en ai que payé trente trois.

"Plus payé à Mr. Reculez, médecin, pour visite pendant sa maladie ... quatorze livres."

Relativement à la question des honoraires médicaux de cette époque, nous avons trouvé à Guéret la note suivante:

" Je soussigné, reconnais avoir reçu de Mr. de Sardent, tuteur des enfants de M. de Madot, la somme de cent cinquante livres, tant pour le traitement d'une fièvre tierce que eut M. de Madot, que pour sa dernière maladie ainsi que les soins que j'ay donné au fils du vivant de son père, - dont quittance."

le 22 décembre 1781

signé: Fillias.

Des chirurgiens, nous savons qu'ils prenaient dix à quinze sols pour une saignée. Et leur métier étant peu lucratif, on les vit souvent remplir une autre fonction, telle celle de cabaretier.

A Guéret, en l'absence du corps d'apothicaire, ils jouissaient de la faculté de "tenir drogues simples et de bon aloi, pour composer les drogues nécessaires, tant pour la ville que pour la campagne."

Quel pouvait être le prix de ces drogues. Un relâvé d'apothicaire, établi dans la région à cette époque, nous en donne une idée:

" un large emplâtre vésicatoire, pour mettre à la nuque 1 l. 10 sols.
L'avoir purgé avec un sirop ordinaire ... 1 l. 12
Une forte médecine ... 2 l. 15
Une purgation ordinaire ... 2 l. 5
Une once de quinquina bouilli dans une chopine ... 1 l. 10.

En marge des livres de raison, on trouve parfois quelques éléments de thérapeutique de type familial, plus ou moins inoffensive

Les archives de la Haute-Vienne possèdent un curieux manuscrit du XVIIIème siècle, sans nom d'auteur ni de propriétaire, qui groupe toute une série de formules dont certaines portent la mention "éprouvé" =

"Pour les vapeurs: quand on sent que le mal va prendre, brulez une touffe de cheveux et appirez-en la fumée.

" Pour la gravelle: il faut prendre une chopina d'eau de pariétaire et le jus de quatre citrons, quatre onces de sucre candi mis en poudre et un gros de sel de tamaris et mettre le tout ensemble comme une limonade. Il en faut prendre deux verres le matin et ne manger que deux heures après.

" Pour la gravelle et pour faire uriner: il faut prendre deux chopines de vin blanc et deux gros oignons tout blancs, coupés chacun en quatre, avec leur peau, et mis à tremper dans le vin pendant une nuit. Le matin, passez-le et l'avalez."

Cette formule est à rapprocher de celle du vin d'oignons de l'ancien codex.

" Pour les cors: mettez du lierre à tremper dans un fort vinaigre pendant 9 heures, puis en appliquer pendant la nuit sur les cors. Le matin, otez la feuille de lierre et y mettez de la fleur de souci - Après huit ou dix jours, le cors ne fera plus mal et sera facile à enlever.

" Pour les cancers: si les glandes ne sont pas attachées ou même qu'elles ne soient pas ouvertes, il faut prendre trois setiers du plus fort vinaigre et mettre dedans gros comme un oeuf d'oye de liège, le plus frais que l'on puisse avoir - L'y laisser infuser pendant 24 heures, puis le faire bouillir jusqu'à la consommation d'un tiers, c'est-à-dire que les trois setiers soient réduits à une

chopine. Et de trois en trois heures, mettre des linges trempés dans le vinaigre sur les glandes = cela les dissipe et les empêche d'attacher leurs racines."

Si ces quelques médications ne sont pas dépourvues de toute attache avec la pharmacopée, il en est d'autres par contre, qui sont presque exclusivement du domaine de la magie.

Etymologiquement, le sorcier est celui qui a le pouvoir de jeter des sorts presque toujours malfaisants. En Limousin, on appelle aussi sorcier celui qui a le pouvoir de guérir. C'est un sorcier bienfaisant. La vague de ces bons sorciers est encore grande dans les campagnes; mais elle eut son maximum sur la fin du XVIIIème siècle.

Voici quelques unes de ces recettes magiques, transmises de génération en génération, telles que J.B. Chèze a pu les arracher à un sorcier corrézien. ("Lemouzi" avril 1911.)

Contre la fièvre, il est laissé le choix entre deux formules :

" Remède dit du Bon-Dieu: couper sur un noisetier une pousse d'un an. Faire sur cette branchette autant d'incisions que le malade a eu d'accès et la jeter aussi loin que possible derrière soi. Réciter cinq "pater" et cinq "avé" en l'honneur de Sainte-Geneviève de Paris.

"Remède dit du Diable: Prendre une touffe d'orties arrachées avant le lever du soleil - y prélever avec la main gauche et sans regarder, neuf pointes ou têtes, les déposer sous une grosse pierre et faire sur le tout le signe de la croix avec le pied gauche. Puis réciter ensuite cinq "pater" et cinq "avé" à l'intention du malade."

Contre les brûlures, il faut réciter l'oraison suivante: "Feu ! Feu ! Feu ! Eteins ta fureur, comme Judas changea de couleur en trahissant N.S. dans le jardin des olives (Ici promener trois fois son haleine sur la brûlure) - Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il."

Pour guérir la "rougne" (croutes), le sorcier conseillait "d'étendre sur le mal du beurre baratté pendant la semaine sainte."

Le ridicule de telles pratiques n'a nul besoin d'être souligné. Leur rappel a cependant le mérite de montrer l'état d'esprit des malades, dont le médecin de l'époque était bien obligé de tenir compte.

Malgré ce climat peu favorable à l'exercice d'une bonne médecine, il y eut tout de même en Limousin quelques grands médecins, dont certains ont laissé des traces indéniables.

Pierre Allégraud, né à Saint-Junien, fut "l'un des plus habiles médecins de son temps, très fameux dans toute l'Aquitaine", nous dit un rédacteur anonyme d'un journal local (feuille hebdomadaire de la généralité de Limoges, 31 Juillet 1776). "Il savait le Grec et se perfectionna dans la connaissance de cette langue trop négligée parmi nous, en lisant continuellement les ouvrages d'Hippocrate et de Gallien. Doué d'un esprit vif, pénétrant et plein de sagacité, il s'instruisit à fond des principes de son art. L'expérience, qui est le flambeau de la médecine et le plus ferme appui du médecin fut son guide. Les maladies les plus opiniâtres, les plus invétérées, les plus dangereuses cédaient à ses procédés. Dans le Limousin et les provinces voisines, on le regardait comme un Nouvel Esculape. Il fut martyr de son art, si je puis m'exprimer ainsi. En se hâtant d'aller visiter un malade, il tomba de cheval. Cette chute fut suivie d'une maladie violente et du trépas. Il mourut âgé de plus de soixante ans et fut enterré à Saint-Junien, dans la chapelle des Pénitents - Allégraud fleurissait vers 1635. Il avait été disciple du célèbre Riolaud."

A peu près à la même époque, Pierre Avril exerçait à Limoges où il était né, "d'une famille qui tenait un rang honnête dans cette ville - Il passa sa jeunesse à l'étude des belles lettres, s'appliqua ensuite à celle de la médecine et fut reçu docteur de la Faculté de Montpellier. Il quitta cette ville, honoré des suffrages de ses maîtres, qui avaient conçu la plus haute idée de ses talents - Revenu dans sa patrie, il vit que ses concitoyens étaient les dupes d'une foule d'empiriques. Son coeur fut sensiblement ému. Pour remédier à ce mal, il établit le collège de médecine de Limoges... Il en rédigea les statuts: ils ont été dictés par la sagesse et ils respirent l'amour du bien-public... L'établissement du collège de médecine fut le tombeau du charlatanisme. Avril mourut doyen des médecins de notre ville. Nous ignorons l'année de sa mort; nous savons seulement qu'il fit son testament en 1673." (Feuille hebdomadaire 30 Octobre 1776.)

Certains de nos compatriotes émigrent dans les provinces voisines et y occupent une place prépondérante, c'est à l'un d'eux, le Docteur Marsac, Limousin d'origine et qui alla s'installer à Niort entre 1630 et 1640, qu'il faut, d'après le Docteur Pierre Charbonnier ("Limoges Illustré" 15 mars 1900) attribuer le mérite et l'honneur de la découverte de l'auscultation obstétricale.

"Dans la première moitié du XVIIème siècle, c'est-à-dire à peu près à l'époque où Harvey découvrait la circulation du sang, vivaient à Niort quatre médecins célèbres: deux Poitevins, Lussault et Perault; deux Limousins, Marsac et Goust.

" Au point de vue doctrinal, nos quatre praticiens ne tardèrent pas à se partager en deux camps: Marsac et Lussault, d'un côté; Goust et Perault, de l'autre."

" Lussault et Marsac admettaient la circulation du sang chez le fœtus. Marsac allait plus loin, il pratiquait l'auscultation obstétricale."

De leur côté, Perault et Goust combattirent avec énergie les affirmations de Lussault et de Marsac et engagèrent une controverse, tantôt en Grec et en Latin, tantôt en langue Limousine.

Outre qu'il est assez plaisant de voir ainsi deux Limousins rivaux, mais tout de même bons amis, hors de leur province, la manière dont les choses sont dites ne manque pas de charme.

Aucune publication de Marsac n'a pu être retrouvée; mais nous avons la preuve de sa découverte dans les attaques même de ses adversaires. Goust en effet, ridiculisa son compatriote dans un ouvrage publié à Niort en 1650: "-Est-il possible O Marsac, que tu puisses dire que tu as entendu battre le coeur du fœtus, comme le traquet du moulin ?

Et comme Marsac réitérait ses affirmations, l'irascible Goust composa en langue limousine une ode sur le ton ironique où il se moquait de celui qui affirmait "que lou cor troto comm'un traquet".

Donc, de l'aveu même de ses contradicteurs les plus acharnés, il appert comme on vient de le voir, que notre compatriote Marsac perçut, près de deux siècles avant Mayor (1818) les battements du coeur du fœtus et pratiqua l'auscultation obstétricale - Car pour pouvoir comparer le rythme du coeur foetal au rythme du traquet du moulin, il faut nécessairement avoir entendu l'un et l'autre.

Pardoux Gondinet, lui aussi, exerça hors de sa province; né à Saint-Yrieix en 1617, il étudia à la Faculté de Médecine de Bordeaux, où il prit le grade de docteur. Il exerça ensuite à Paris, où il acquit rapidement une grande célébrité, au point de se faire remarquer par la cour. La petite histoire lui prête même un certain rôle -(Pierre Vernardeau "le médecin de la reine") Toujours est-il qu'il fut nommé médecin de la reine régente par lettres patentes du 5 Novembre 1644.

On ne sait combien de temps Pardoux Gondinet habita Paris - Revenu dans son Limousin natal, il y acquit vite une situation prépondérante; son titre de "médecin de la defuncte Reyne" lui valut une clientèle nombreuse. Il écrivit de nombreux ouvrages, malheureusement presque tous demeurés manuscrits, entre autres, un "Traité de thérapeutique" et des "Règles pour la consultation".

Sur les médecins limousins du XVIIIème siècle, nous n'avons pas beaucoup plus de renseignements. Par contre, leurs écrits, presque tous publiés dans la "Feuille hebdomadaire" ont été conservés. Aussi, le dépouillement de cette publication ne manque-t'il pas d'intérêt.

Le Docteur Pierre Depéret, de Limoges, y entreprend la présentation de la "Flora lemovice, ou description abrégée des plantes usuelles qui naissent aux environs de Limoges, avec leur analyse chimique" - Il y présente également un "mémoire sur l'analyse clinique et les propriétés médicales des eaux minérales d'Availles, de Carenzac et de Mies" -

En 1773, le Docteur Arnaud qui "avait de la goûté dans l'esprit et aimait les lettres", établit l'usage d'un discours médico littéraire, prononcé chaque année en public par un de Messieurs les agrégés du Collège de médecine de Limoges -

Ainsi le Docteur J.B. Boyer, prononce un "discours sur quelques opinions du public concernant la médecine" qui paraît dans la "Feuille hebdomadaire" puis chez Martial Barbou, imprimeur du roi.

Doudet, de son côté, disserte sur "l'origine de la médecine, son état, ses différentes révolutions jusqu'à ce jour, ce qui manque à sa perfection et les moyens de la lui assurer". Cette lecture fut l'objet de toute une série de discussions de la part du Collège.

Le 6 Novembre 1776, toujours dans la "Feuille hebdomadaire", Le Maître, chirurgien juré de l'Hôtel-Dieu de la ville d'Aix, écrit:

" Le nommé François Begeaud, 70 ans, du bourg de Lavignac, fermier de Monsieur Foucaud de Marimond, garde du Roi, était privé de la vue depuis trois ans. La cataracte était la cause de sa cécité.

" Le 9 Juillet, je commençai à lui faire prendre les remèdes généraux et les continuai jusqu'au 22 -- Le 23, je lui fis l'opération sur les deux yeux, par abattement, en présence de M^r. Duvorger, docteur en médecine; Chabrol et Lavaud, chirurgiens; Devisles, juge d'Aix; Maledent, garde du Roi; le chevalier de Praissac; David, notaire; et plusieurs voisins -- L'opération fut faite en trois minutes. Trois jours après, j'invitai tous ces messieurs à venir voir lever l'appareil; ils me firent l'honneur de venir. L'appareil levé, Begeaud les reconnut tous; huit jours après, il vint faire une promenade dans notre ville et fit un trajet de deux heures pour se rendre chez lui.

"Maintenant, il voit fort bien et travaille comme avant."-

En mars 1776, Fournier, chirurgien major s'élève contre l'usage dénaturé de confier à des femmes mercenaires l'allaitement des nouveaux nés et s'écrit:

"Les mères ont des prétextes et croient même avoir des raisons pour se dispenser d'allaiter leurs enfants et, pour évacuer leur lait inutile, le font pomper sans discernement et sans choix, par des personnes souvent dégoûtantes - Les malheureuses ! Il leur est souvent arrivé d'être contaminées par le virus vénérien dont trop souvent étaient infectés ces mercenaires"

Peu d'années après, Origel discourait "sur les avantages de l'allaitement maternel".

Un siècle avant Pinard, tous deux étaient déjà d'accord pour proclamer que "le lait de la mère appartient à son enfant".

Puisqu'il s'agit ici de précurseurs, il convient aussi de citer la dissertation du Docteur J.B. Duverger d'Aixe s/ Vienne "sur l'éducation physique des enfants" que la "Feuille hebdomadaire" se borne seulement à analyser, en 1780.

Plusieurs numéros de ce même journal servent, en 1786, de support à une polémique qui avait éclaté entre Fray-Fournier et ses confrères, au sujet d'une préparation purifiée de Mercure.

Cependant, certains médecins s'attachaient à des publications plus littéraires. Tel le Docteur Pierre Martin qui prononça, le 22 mars 1780, dans la salle des RR.PP. Jacobins un "discours sur l'origine des affections de l'âme et leur influence sur la santé".

Parlant de la passion la plus bienfaisante et la plus terrible (l'amour), il fit sentir tout le ridicule de la croyance des anciens aux philtres et termina par une plaisante anecdote:

"On accusa auprès de la reine de Macédoine une jeune personne d'avoir, par un philtre, rendu son mari amoureux - La reine ayant vu cette jeune beauté douée de toutes les grâces s'écria: quelle calomnie ! Le philtre le plus efficace n'est-il pas celui qui émane de sa ravissante personne ! " -

Hors Limoges, les médecins ne restent pas inactifs. Peschadour, médecin à Tulle, y publie en 1711, une "dissertation sur les causes de l'épilepsie et de la catalepsie" - En 1714, il écrit une "lettre sur les palpitations du cœur".

En 1776 et en 1777, Garabocuf, chirurgien juré publie plusieurs lettres sur les maladies qui existent dans son canton de Chalus.

Outre cette habitude de publication qu'avaient les médecins limousins du XVIIIème siècle, certaines préoccupations absorbaient leur esprit, où la religion et le droit se mêlaient à la science et à la technique.

Ainsi l'opération césarienne n'était qu'exceptionnellement pratiquée sur la parturiente encore vivante; (quelques années plus tard cependant, un chirurgien d'Aixe, Guillaume Le Maistre, habile et précurseur, ne craindra pas, au grand étonnement de ses confrères, de pratiquer plusieurs césariennes chez la même femme.)

Mais la mort ayant fait son oeuvre, le flanc de la mère était ouvert pour en retirer l'enfant même à peine formé, car les théologiens enseignaient qu'il importait avant tout de le baptiser, pourvu qu'on soupçonnât chez lui un souffle de vie. La césarienne post mortem était donc d'un usage courant.

Le Docteur Jouhaud ("Gazette médicale limousine" Avril 1940) relate que le 12 Avril 1715, Madame de Campagne étant morte au Château de Nexon, le fruit qu'elle portait dans son sein fut extrait aussitôt par opération césarienne et baptisé - Etait-il viable ? Monsieur de Campagne soutenait qu'il avait vécu; sa belle-mère disait que non et revendiquait l'héritage de sa fille.

La sentence de ce conflit entre la vie, l'argent et la mort est demeurée inconnue.

C'est un problème du même ordre qui a dû motiver le certificat suivant, retrouvé aux archives de la Corrèze:

"Je soussigné Lymard Vauzauges, maître chirurgien de Laguenne, certifie à ceux qu'il appartiendra que le sixième Aoust 1747, j'ay été requis de me transporter au village de La Charrière, paroisse de Lagarde, pour voir et assister Melle Marie Kominhao, femme du sieur Jean Joseph Massainguiral, couchée dans un lit de la maison à cause d'une funeste maladie qu'elle avait et dont elle mourut; et comme elle se trouvait enceinte et mon devoir m'y obligeant de lui faire l'opération césarienne pour la délivrer d'un fœtus de six mois qu'elle avait dans son sein, lequel, ayant donné plusieurs signes de vie, fut ondoyé -

"En foy de quoy, j'ai escrit et signé le présent rapport, pour servir et valoir à Jean Joseph Massainguiral et lui ay délivré à Laguenne, le 10 Aoust 1747."
 signé: Vauzauges
 chirurgien juré à Laguenne.

Ces questions d'obstétrique nous amènent à évoquer celle des matrones ou sage-femmes. Le Docteur Villard ("Notes sur les médecins de Guéret aux XVIIème et XVIIIème siècle") écrit:

"Il est probable, il est même certain que les premières sages-femmes furent des personnes compatissantes et charitables qui, témoins à diverses reprises des souffrances et des angoisses de quelques unes de leurs voisines en travail, cherchent tout d'abord à leur venir en aide, à le soulager et à hâter leur délivrance. Il y a lieu de penser qu'ensuite un certain nombre d'entre elles instruites par l'expérience, voulurent utiliser les connaissances qu'elles avaient acquises et se créer ainsi une profession."

De toutes façons, les "ventrières" comme on les appelait à cette époque, étaient peu nombreuses; et le plus souvent, ce sont les chirurgiens qui interviennent, comme le prouve le certificat que nous avons cité.

Le prix d'un accouchement pratiqué par eux, devrait être environ de sept livres, comme tend à le montrer un relevé d'honoraires de l'époque.

Si les préoccupations purement médicales dominaient les activités de la plupart des médecins, le sens commercial ne perdait pas tout à fait ses droits chez certains d'entre eux. C'est ainsi que l'on peut retrouver des prospectus dans le genre de celui-ci:

" Le sieur Martin Deguinard, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, résidant à Bort, ville du Limouzin, par une longue expérience et une pratique solide qui lui ont mérité la confiance du public... a fait depuis quelque temps la découverte d'un spécifique assuré contre la manie, la folie, la stupidité, la mélancolie, les vapeurs, la consommation, les convulsions, coliques, vomissements, migraines, diarrhées, dysenteries, aliénation d'esprit et toutes les maladies du genre nerveux.... Son remède purifie aussi le sang et arrête l'effet des poisons - Le prix est de trente sols pour les riches et vingt sols pour les pauvres."

Le succès de ce prodigieux remède fut grand; des certificats et références multiples le prouvent.

Au point qu'en 1769, Turgot, intendant du Limousin, songe à faire venir Deguinard à Limoges et le charger de traiter quelques malades de la maison de force, non sans lui avoir demandé ses conditions.

Le marché était presque conclu, lorsque Turgot quitta le Limousin. Le projet ne fut pas mis à exécution. Ceci est regrettable, car nous aurions eu des moyens plus justes d'apprécier la valeur du remède.

Nous avons en effet tout droit d'être sceptique sur les qualités d'un "spécifique" aussi polyvalent.

Si des médecins comme Deguinard avaient une notion un peu particulière de l'exercice professionnel et de la publicité, il en était d'autres - les plus nombreux - qui en avaient une idée plus discrète et plus digne. Nous n'en voulons pour exemple que les médecins des hopitaux, comme en témoigne ce certificat:

" Nous, administrateurs de l'Hopital général de Limoges, certifions à tous qu'il appartiendra que depuis l'établissement de l'hopital par lettres patentes de sa majesté de l'année 1660, jusqu'à présent, Messieurs Arbonneau, docteurs en médecine et doyen de la Faculté (sic) ont été toujours de père en fils, médecins de nos pauvres; qu'ils s'y sont signalés par leur zèle en cette qualité et celle d'administrateurs et que M. Arbonneau, doyen du collège de médecine, à présent médecin en charge de l'hopital, s'y est toujours distingué, non seulement par sa science, son assiduité et son attachement pour le soulagement de nos pauvres, mais encore par son désintéressement, les ayant toujours servi gratuitement et par pure charité, en n'exigeant aucun honoraire. En témoignage de quòi, nous avons signé ces présentes pour que foi y soit ajoutée, et apposé le sceau des armes de notre hopital, le 9^e Avril 1757."

C'est en exécution d'un édit de 1656 que, peu après Paris, Limoges avait réuni ses divers hopitaux en un seul établissement, l'Hopital général Saint-Alexis. Il s'agissait plus d'une maison de détention pour vagabonds ou mendiants et d'un asile de vieillards que d'un centre de soins.

Cependant, petit à petit, médecins et chirurgiens s'y introduisent d'abord pour s'occuper de pensionnaires, ensuite pour y soigner de vrais malades hospitalisés pour la circonstance.

Primitivement, il n'y avait qu'un seul médecin qui avait droit à des honoraires, mais qui en faisait don aux pauvres - Il n'y avait également qu'un seul chirurgien qui n'était pas payé; on estimait en effet que le droit à la maîtrise qu'il avait acquis par ses années d'apprentissage était une récompense suffisante.

Très rapidement, médecin et chirurgien eurent droit à des assistants et tous furent payés, tandis que leur service était défini et précisé.

C'est ainsi que l'on relève des traitements de 75 à 150 livres, attribués aux docteurs Arbonneau, Boisse, Valade, Fougères, Cognasse, Bonnin et aux chirurgiens Ardant, Dheralde et Fray-Fournier. Ce dernier s'intitulait, en 1786, chirurgien-major de l'hopital de Limoges.

Tous étaient aidés dans leurs travaux par les garçons chirurgiens. Leur nombre fut d'abord fort limité, dit Leroux, puis par une progression insensible, il s'éleva jusqu'à douze et parmi eux, des enfants de treize et même onze ans. Une délibération de 1784 fixe à dix le nombre des élèves en chirurgie et rappelle le règlement concernant les dits élèves, en sept articles, stipulant entre autres choses que "la préférence sera donnée aux candidats nés à Limoges et que quatre ou au moins deux des élèves coucheront à l'hopital pour être mieux à portée de donner leurs services pendant la nuit."

Il est également dit dans ce règlement que:

" Lorsqu'il s'agira de faire quelque opération de conséquence ou de faire l'ouverture de quelque cadavre, les médecins conviendront entre eux du jour et heure, afin que chacun puisse s'y trouver et avoir connaissance de la cause de la maladie et en prévenir les suites."

On trouve pour la première fois en 1790 mention d'une sage-femme; mais les cours d'accouchement institués au chef-lieu de chaque élection ne datent que de 1786.

Il n'est point question d'apothicaire attaché à l'établissement; le service de la pharmacie est alors assuré par des religieuses.

Une ordonnance prise par Tourny en 1736, oblige les mendiants autorisés à séjourner dans la ville à "être munis de cette autorisation et à porter sur l'épaule droite un morceau de drap rouge en forme de coeur avec la lettre "M", sous peine d'être incarcérés, puis expulsés de la ville.

Turgot, plus charitable que ses prédécesseurs, crée les bureaux de charité, puis les ateliers de charité qui donnent du travail aux indigents, notamment l'entretien des chemins ruraux.

" On ne recevra aucun pauvres sans savoir d'où ils sont et quelle est leur vie et moeurs; et à même temps qu'ils seront arrivés, on aura soin de les faire confesser, comme c'est la coutume des autres hopitaux."

Ces mesures ont pour effet de désencombrer les hopitaux et de leur donner un aspect plus proche de celui qu'ils ont actuellement.

Il y avait à Limoges en 1779, neuf cents pauvres dont six cent quatre vingt dix neuf à la charge du roi. Le travail des pauvres valides, ajouté à l'aide de l'Etat, permettait ainsi un équilibre relatif du budget. La gestion était assurée par un bureau de dix notables.

Au cours du XVIIIème siècle, les religieuses hospitalières de Saint-Alexis participent de plus en plus à la gestion de l'Hopital général, ne se contentant pas du seul service des malades. Leur nombre allant croissant, quelques unes vont vers les hopitaux voisins de La Souterraine, Saint-Junien, Beaulieu, Saint-Yrieix, Turenne.

En 1783, les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul s'établissent à Limoges.

Les hopitaux des autres villes de la province fonctionnaient d'une manière à peu près identique.

A Guéret, il y avait deux médecins et deux chirurgiens. En 1707, Bouessard du Chesnat "est invité à visiter les malades au moins une fois par jour, ce qu'il avait négligé de faire depuis plusieurs mois. "

Un autre médecin, le Docteur Blandin, voyant que malgré ses réclamations, il ne réussissait pas à obtenir satisfaction, prit le parti de résilier ses fonctions. Sa décision donne à réfléchir aux administrateurs qui, pour le décider à reprendre son service, lui offrent soixante livres d'honoraires. Il accepta.

On n'hésite pas à faire l'achat d'appareillage coûteux, tel ce bandage de vingt cinq livres commandé à Paris en 1750, pour le nommé Jean Rousseau, du régiment d'Enghien. Par contre, on donnait peu de nourriture aux malades "attendu que la trop grande quantité de pain qu'on leur donnait, a pu causer des rechutes à quelques uns et entretenir la fièvre." L'évêque de Limoges, lors d'une tournée, demande que l'on remplace le pain noir par du pain de seigle fin et passé; "il aurait souhaité qu'on ajoutât au menu une chopine de vin". Ce dernier vœu ne fut pas pris en considération.

Les revenus étaient assurés par les dons des particuliers et les taxes sur l'inspection des boucheries.

A Aubusson, "une partie des ressources provenait du produit des amendes et des confiscations prononcées pour infraction aux règlements des divers corps de métiers." Les statuts de la manufacture de tapisseries stipulaient que "les confiscations prononcées pour les contraventions à ces présentes seront appliquées moitié aux maîtres compagnons et ouvriers, veuves et orphelins nécessiteux et l'autre moitié à l'hôpital de la ville."

Il existait également une taxe sur les sonneries de cloches.

On ne peut guère parler de médecine en Limousin dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, sans évoquer la tentative faite par Turgot d'établir à Limoges une école vétérinaire.

Peu après la création lyonnaise, Turgot supplie le pouvoir central de donner la préférence au Limousin pour une nouvelle école, "parce qu'indépendamment de la nature de ses productions et de la profonde ignorance qui y règne, le commerce des bestiaux qui est l'unique richesse de la province et la proximité du Poitou, du Périgord, de l'Auvergne et du Bourbonnais, rendaient la ville de Limoges plus propre que tout autre pour y établir une école vétérinaire."

Un accord de principe est donné en 1763.

Turgot achète une maison 12.000 livres, dans l'actuelle rue des Anglais.

Le Directeur de l'école de Lyon lui délègue un de ses élèves, le sieur Le Blois, qui sera directeur et sera assisté du sieur Barjollin.

Il suffisait pour être admis comme élève, de savoir lire et écrire et d'être âgé de plus de quinze ans et de moins de vingt cinq ans - L'enseignement durait deux ans et était gratuit.

L'école ouvrit le 22 février 1766. Elle devait fermer ses portes le 5 Novembre 1768. En effet, le nombre des élèves diminuait progressivement, en raison soit de l'incurie des parents, soit de la préférence qu'avaient les jeunes pour l'état de chirurgien.

Il est vrai que la profession de vétérinaire était peu lucrative, si l'on en juge par le document que voici :

" Nous soussigné, subdélégué de M. l'intendant de la généralité de Limoges au département de Limoges, certifions que le sieur Mirat, ancien élève de l'école royale vétérinaire, a traité plusieurs personnes dans la ville de Limoges par nos ordres et avec succès et que ne pouvant toujours être occupé au pansement et traitement des bestiaux, il est utile tant pour l'intérieur de la ville de Limoges que pour le dehors qu'il puisse y faire toutes les opérations de chirurgie, y ayant peu de chirurgiens aussi instruits que lui dans cette ville."

Fait à Limoges, le vingt et un may 1773.

LES LIMOUSINS PARTICIPENT BRILLAMMENT

A L'ESSOR MEDICAL DU XIX^e SIECLE

Il est incontestable que dans toute étude historique, le choix d'une date de séparation entre deux périodes est une chose difficile entre toutes, en raison du chevauchement inévitable qui existe d'une décade à l'autre. La plupart des historiens, lorsqu'ils étudient l'évolution générale de la France, ont l'habitude de considérer la Révolution de 1789 comme une démarcation nette et absolue entre ce que l'on pourrait appeler l'ancien et le nouveau testament de l'Histoire de notre pays. Il y a là une division peut être plus arbitraire que valable, si l'on veut tenir compte de la situation générale avant et après cette date, mais en tous cas, une division commode.

Bien que nous défendant de vouloir faire ici oeuvre d'historien, nous sommes obligés de reconnaître que "l'histoire de la science est inséparable de celle de l'histoire générale, le progrès scientifique dépendant de la nature du milieu social, et des circonstances politiques, plus encore que du génie individuel des savants. Comme l'art, la littérature et la technique, la science agit sur le cours général de la civilisation, lequel à son tour réagit sur elle.

Or la Révolution de 1789 marque une étape importante dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter. A cette époque, toutes les grandes sciences sont nées. (Pierre Rousseau "Histoire de la Science"). Les mathématiques et la physique, la chimie et la biologie vont changer la médecine et lui donner la base scientifique qu'elle n'avait pas encore.

Loin d'être aussi exclusifs, nous pensons que l'état de la médecine au début du XIX^e siècle était le résultat d'une lente évolution étalée sur plusieurs siècles.

Par contre, il n'est pas douteux que les campagnes de la Révolution et de l'Empire ont en exigeant un service de santé nombreux et valeureux, stimulé profondément les activités médico-chirurgicales.

Or dans celles-ci, et c'est ce qui nous intéresse les Limousins se sont taillés une place fort honorable. Gabriel Laverine qui devait devenir chirurgien major de l'armée d'Italie, est né à Oradour s/Glane en 1773. C'est une blessure de la main droite qui, dit-il, "porta ses parents à lui faire entrevoir dès le jeune âge l'utilité d'apprendre à lire". Bien leur en prit.

Après avoir étudié au Collège de Limoges il revient dans sa famille, mais se sentant attiré par la médecine, il se procure un traité élémentaire de chirurgie et fréquente un de ses voisins, Forestier, chirurgien opérant à St-Victorien. A ce moment survinrent les grandes levées d'hommes nécessitées par les guerres de frontières. Pour éviter le départ de son frère, peu porté sur les choses militaires, il s'engage au 5^e bataillon de l'armée des Pyrénées Orientales.

Tombé malade, Laverine est hospitalisé à Toulouse; il en profite pour assister aux leçons de deux chirurgiens, devient élève chirurgien de troisième puis de deuxième classe, puis il est affecté en cette qualité à l'hôpital de Perpignan. En 1796, il dirige à l'armée d'Italie, l'hôpital de San Celso à Milan. En 1799, il obtient le brevet chirurgical de première classe.

Profitant de son séjour presque permanent en Italie, il entre en relation avec Scarpa à Pavie, où il obtient le titre de docteur, et avec Volta à Come. On peut trouver dans une abondante correspondance et dans les "notes sur les entretiens que j'ai eus avec Volta", les preuves de leur amitié et de leur collaboration.

On peut ainsi voir Laverine demander à son maître quelques conseils sur la marche à suivre en face d'une tumeur du testicule; et Scarpa lui répondre en approuvant ses décisions et en le félicitant.

On peut voir également les premières observations connues d'applications de courant galvanique effectuées par les soins de Laverine sur un épileptique et sur un sujet présentant des algies scapulo humérales qui furent considérablement améliorées.

Trop de faits témoignent de l'honnêteté de Laverine pour que ses affirmations puissent être mises en doute. Et pourtant en 1855, il écrivait au secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences pour lui rappeler que cinquante ans plus tôt, il avait été le premier à tenter d'appliquer l'électricité selon les principes de Volta à certains malades. Mais les savants du temps ne reconnurent pas l'intérêt des expériences.

Il a fallu les travaux d'un autre limousin, d'Arsonval, pour que l'on comprenne les services que l'électricité pouvait rendre à la thérapeutique. A la suite d'une affection grave qui lui fit perdre l'oeil droit, Laverine est mis à la retraite et il se décide d'"aller chercher le repos physique et moral dont il avait grand besoin, dans les lieux mêmes qui l'avaient vu naître".

Peu après il exerce à Oradour, en tant qu'officier de santé et s'y marie. Il écrit alors un "Avis à sa femme et à sa fille", recueil plein de sagesse et de bonté.

Très estimé et respecté de la population, il est maire d'Oradour de 1821 à 1846 et y meurt à l'âge de quatre vingt sept ans.

Une autre figure militaire, non moins attachante, de cette époque, est celle de Joseph Tyrbas de Chamberet. Huitième enfant d'une lignée issue d'un ancien consul de Limoges, habitant ordinairement rue du Temple, Joseph Tyrbas naquit le dix sept septembre à Chamberet, gentilhomme qui servait de lieu de villégiature à sa famille.

Pris par la conscription en l'an VII, il fut réformé pour faiblesse de constitution, ce qui ne l'empêcha pas de devenir militaire et de vivre jusqu'à quatre vingt onze ans.

Ayant hérité de la modeste somme de deux mille cinq cents francs, il partit à pied pour Paris, se fit inscrire à l'Ecole de médecine et se lia d'amitié avec les deux frères Gay-Lussac.

Lauréat du prix de clinique fondé par Corvisart, externe, puis interne des hôpitaux, il soutint sa thèse en 1808.

Affecté au service de santé militaire, il dirige des hôpitaux en Italie, puis en Espagne et suit enfin la grande armée. Fait prisonnier à Aix la Chapelle on le retrouve en 1831, en Pologne où il étudie une épidémie de choléra. En 1839, il est médecin chef de l'hôpital militaire du Val de Grace à Paris.

De retour dans leur pays, les chirurgiens militaires, ont par l'énorme expérience qu'ils ont acquises, totalement modifié le niveau moyen des médecins de l'époque. Et, par l'immense prestige dont ils jouissaient, ils ont provoqué de nombreuses vocations médicales.

L'aspect général de la province s'en est trouvé profondément changé.

La Révolution ayant supprimé les centres officiels d'enseignements, les diplômes et les corporations, collèges et maîtrise (Loi du 2 Novembre 1791 : Les professions sont libres sans condition d'études, de grades ou de diplômes Les collèges de médecine sont également supprimés comme tous les groupement professionnels.) il s'en suivit un certain flottement dans les professions médicales et para médicales. Mais bien vite, un tri se fait. De plus l'établissement d'un enseignement unique et rationnel entraîne, en même temps que la fusion des médecins et des chirurgiens, une plus grande unité et une plus grande stabilité pour le corps médical.

Le désarroi de la période écoulée avait amené parfois la rédaction de certificats dans le genre de celui-ci :

"Le citoyen J.B. DORDET, 61 ans, chirurgien à Bénévent, reçu en 1778 à Limoges, ayant été forcé de faire le sacrifice de ses lettres de maîtrise qui ont été la proie des flammes dans un moment d'effervescence révolutionnaire n'a pu nous donner le nom de ceux qui l'ont reçu; mais 38 ans d'exercice dans la même commune, et l'attestation du maire de Bénévent qui certifie la vérité de ce que le citoyen Dordet a avancé, et de plus l'estime dont ce chirurgien jouit nous ont paru y suppléer."

Voici quel étaient les effectifs médicaux pour le nouveau département de la Hte-Vienne en 1808 :

116 chirurgiens
32 médecins
12 pharmaciens (il n'est plus question d'apothi.)
2 lunetiers

La statistique ne cite plus aucun barbier; mais où y relève : 2 teneurs de bains et 75 perruquiers. Le "Calendrier ecclésiastique et civil du Limousin, pour l'armée de grace 1786" édité à Limoges chez Léonard Barbou imprimeur du roi donnait pour cette année, les effectifs limogeois suivants : collège royal de médecine : 12 médecins agrégés, Académie de chirurgie 15 chirurgiens jurés, maîtrise des apothicaires, 7 maîtres en l'art de pharmacie. Le service du bureau des eaux minérales était assuré par 1 médecin et 1 apothicaire.

L'étude de ces chiffres en fonction de la répartition de la population offrirait sans doute plus d'intérêt. Néanmoins il semble qu'il y ait eu là, compte tenu des moyens de l'époque, une population médicale à peu près suffisante pour parer aux besoins.

Quel était l'état sanitaire du Limousin au début du XIX^e siècle.

Juge -St-Martin, constatant "les changements survenus dans les mœurs des habitants de Limoges" écrivait en 1808.

"Ces maisons où logent les cultivateurs ne sont guère mieux construites que les bergeries. Elles sont en général si mal disposées que la santé des habitants en est fréquemment altérée. Le sol de ces maisons qui devrait être élevé au dessus du rez-de-chaussée, est au dessous ce qui les rend très humides; elles n'ont qu'une porte et quelquefois, mais pas toujours, une petite croisée tournée du même côté de façon que l'air n'y peut circuler. Joignez à cela une malpropreté révoltante. Il n'est pas rare d'y trouver les poules juchées près du grabat du métayer; les enfants, le chien, la chèvre, les oies, les canes couchent pêle mêle. Point de lieux d'aisance, point de vase nocturne; au premier besoin il faut sortir en chemise et pieds nus, quelque vent qui souffle. Le cochon y a pendant tout le jour ses entrées libres, parcequ'on est obligé de laisser la porte ouverte pour y voir clair, et cet animal vorace renverse tout ce qui se trouve à sa portée. Si l'on ne faisait pas habituellement un grand feu dans ces tristes demeures, elles seraient des asiles de mort."

Certes un tableau aussi peu favorable ne pourrait qu'engager au maximum de pessimisme: relativement à la santé publique à cette époque chez nos ancêtres. A vrai dire, il semble bien qu'une description identique aurait pu être faite pour toute autre province. Et par ailleurs les renseignements (Statistique générale de la France, Hte-Vne 1808) qui nous sont parvenus sur les individus ne semblent pas trop inquiétants.

"L'habitant des campagnes travaille, dans toute sa force depuis vingt cinq ans jusqu'à cinquante et l'affaiblissement devient de plus en plus sensible, et la vieillesse arrive promptement.... Ce n'est pour l'ordinaire qu'à soixante dix ans que l'âge de caducité amène la cessation entière du travail... Il y a des exemples remarquables de longévité...

"A la ville, la virilité est dans sa perfection à vingt deux ans. La caducité n'y arrive qu'à soixante quinze ans. On y voit néanmoins peu d'individus parvenir à un âge très avancé; et ceux qui y arrivent sont sujets à des infirmités que connaissent rarement les vieillards des campagnes.

"C'est surtout parmi les cultivateurs des campagnes que se rencontrent les plus belles vieillesse. On les voit, qui à 90 ans, conservent le plein usage de leurs sens et de leurs facultés intellectuelles."

La taille moyenne des conscrits d'alors était de 1m,60. Elle semble, de même que la durée moyenne de la vie, être bien en rapport avec les chiffres des provinces voisines.

"Les femmes allaitent toutes leurs enfants, à moins que des obstacles insurmontables ne les empêchent de remplir ces premiers devoirs de la maternité.

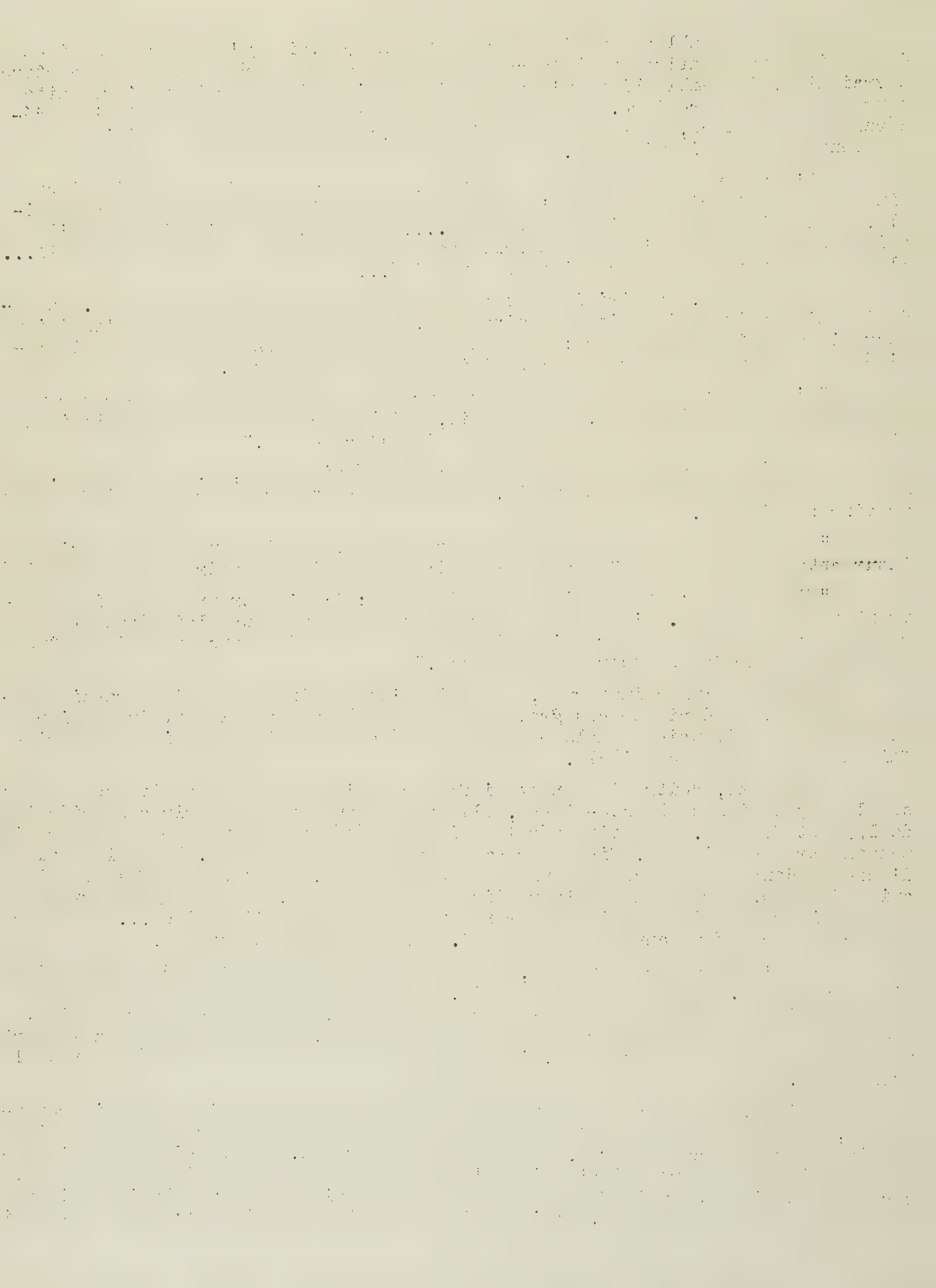
"Elles les allaitent quinze ou seize mois; il s'en trouve peu qui les sevreront avant ce terme. L'époque du sevrage est beaucoup plus éloignée dans les campagnes; il n'est pas rare d'y voir des enfants de deux ans et demi et même au dessus de trois ans encore à la mamelle."

En dépit d'un climat rude, en dépit d'un sol ingrat et d'un travail souvent pénible, en dépit de ces graves manquements à la plus élémentaire hygiène la population limousine semble présenter un état sanitaire relativement satisfaisant en ce début de siècle.

Cependant, "outre la funeste influence qu'ont exercé ces diverses causes sur la population de la Hte-Vienne, elle a eu beaucoup à souffrir des épidémies de 1799 et de 1800. La petite vérole qui avait été peu répandue et peu meurtrière pendant près de dix ans, fit de grands ravages à cette époque. Il périt beaucoup d'enfants dans les divers cantons de ce département, et il se manifesta, à la suite de 1800, surtout dans l'arrondissement de Bellac, un flux dysentérique et des fièvres malignes qui enlevèrent un grand nombre d'individus... Le nombre de décès de ces deux années excéda de 4.660, celui des naissances."

Peu d'années après en 1809, une nouvelle épidémie éclata chez les prisonniers espagnols. "En moins de deux mois, trente et quelques personnes de la ville de Limoges moururent pour les avoirs soignés, victimes de leur charité. Beaucoup d'autres contractèrent aussi cette maladie, mais échappèrent à la mort pendant que parmi les Espagnols, il y eut plusieurs centaines de décès en quelques jours."

En 1816, au moment où apparaissait les premiers cas d'une maladie contagieuse, le souvenir des douloureux événements précédents incite les pouvoirs publics à prendre des mesures. A la demande du préfet, Fayo, médecin de l'hôpital établit un rapport qui n'a rien d'alarmant. Par contre le jeune Cruveilhier récemment arrivé de Paris fait une étude plus détaillée de la maladie qu'il a observée. Cette description, pleine d'intérêt fait apparaître la symptomatologie



d'une "fièvre entéro-mésentérique"; il ne s'agit de rien d'autre que de ce que nous appellerions fièvre typhoïde que Cruveilhier a eu le mérite de faire connaître en Limousin.

Voici donc les conditions en présence desquelles vont se trouver les médecins déjà établis et ceux plus jeunes, qui viennent de quitter, doctorat en poche les nouvelles facultés.

L'un d'eux qui ne se faisait pas une très haute opinion de ses futurs clients & de leurs médecins, n'avait pas craint pour les mettre en garde et leur annoncer sa prochaine installation, de leur faire distribuer une plaquette de huit pages. Félix Vidalin, candidat au doctorat, s'adresse en ces termes, en 1822 aux habitants de la Corrèze, ses concitoyens.

"Quelle a dû être ma douleur, concitoyens, lorsqu'étudiant votre département sous le point de vue de la science médicale, je l'ai trouvé encore sous l'influence de l'aveugle empirisme, ce monstre redoutable qui a fait tant de mal au genre humain et qui se débattant sous le coup mortel du génie qui le terrasse, plus furieux, plus terrible, au moment où il va périr pour toujours menace encore de sa gueule béante et sanglante d'engloutir le genre humain...

"Les belles connaissances nouvelles sur la nature des maladies et plus spécialement sur celle des maladies aiguës sont ici généralement ignorées, le traitement rationnel et salutaire qui découle facilement de cette nature mieux connue, n'a point encore ici été adoptée."

Suivent ensuite quelques conseils de médecine pratique, où la diététique tient la meilleure place.

Nous ignorons quels furent les succès du docteur Vidalin; mais peut-être n'eût-il pas comme aujourd'hui la satisfaction de voir sourire ses lecteurs.

La lecture des thèses alors soutenues par nos compatriotes présente un plus grand intérêt scientifique, car elles reflètent assez bien les connaissances médicales du moment.

Ainsi Lachaud de Meymac, soutient une thèse sur les aphtes ou muguet des enfants nouveaux-nés. Dumas-Letang, de Chalus disserte sur l'"Hygiène des femmes enceintes". Lamontre, d'Eymoutiers publie un "recueil sur le traitement de la blennorrhagie".

Gedeon Longeaud -Lagrange, d'Oradour sur Vayres, présente en 1828 une dissertation de neuf pages sur le Zona, dans laquelle il ne craint pas d'affirmer "au meilleur des pères et à la plus tendre comme la plus chérie des mères" que : "Le médecin peut toujours, sans risquer de compromettre sa réputation, porter sur le zona un pronostic favorable, car d'après un assez grand nombre de cas que j'ai observé, aucun ne s'est terminé par la mort."

Les causes sont en général peu connues. Le tempérament bilioso-sanguin le printemps, l'automne, l'habitation dans un lieu bas et humide.... semblent plus particulièrement y donner lieu".

La description clinique était déjà à peu près ce qu'elle est actuellement.

Le traitement était fort simple, c'est à dire pratiquement inexistant.

L'insuffisance fréquente des moyens thérapeutiques ne semble pas avoir été une gêne majeure pour les médecins du temps. Par contre, l'incompréhension à laquelle ils se heurtaient de la part du public était un handicap sérieux.

Si l'on en croit Balzac (Balzac : "Le Curé de Village"), Roubaud, "un de ces jeunes médecins absolument instruits, comme il en sort actuellement de l'école de médecine de Paris" tente de s'installer à Limoges, où il se heurte

contre des habitudes prises et des clientèles inébranlables". La nécessité de la médecine et du médecin n'était pas encore entrée dans l'esprit de la population. "Madame Graslin", dit Roubaud, "ne m'a jamais permis de lui palper l'estomac. Je n'ai rien pu savoir de ma maladie que par l'état du visage que par celui du pouls et par des renseignements que j'obtenais de sa mère et de sa femme de chambre". Roubaud ne pouvant réussir à Limoges, s'installa donc dans un bourg de la région. "Montegnac ne possédait qu'un ancien chirurgien de régiment beaucoup plus occupé de sa cave que de ses malades et trop vieux d'ailleurs pour continuer le dur métier d'un médecin de campagne". Roubaud va donc à Montegnac et réussit à s'y faire aimer.

Ce n'est ^{là} que l'opinion d'un romancier; mais les observations de Balzac sont habituellement très judicieuses pour prêter au doute.

Si les Limousins ne paraissent pas avoir compris d'emblée tout l'intérêt d'un recours à la médecine, certains d'entre eux, par contre font preuve de beaucoup d'imagination. Et certaines innovations profanes d'ordre médical méritent de retenir notre attention.

Ainsi, un Allemand, prisonnier à Limoges en 1813 écrivait à sa famille "qu'un forgeron pour neutraliser les douleurs des accouchées, a inventé de faire semblant de leur marteler le ventre à grands coups de masse. La masse retombe en fait, et à grand fracas sur l'enclume proche". Mais la dérivation psychologique est acquise. (R. Roche "Le Courrier" Lges 7-9-54). Le rappel de cette initiative, dont on ne dit pas si elle fut suivie, ne manque pas d'intérêt à une époque où l'on cherche par un jeu de réflexes à supprimer la douleur de l'enfantement.

Dans un autre ordre d'idée, Ravier établi près de Limoges en 1829 et animé par un souci que nous n'espérons pas uniquement commercial, créait le "café des Dames" à base de chataignes pelées, séchées et torréfiées. La richesse de ce fruit en vitamines des groupes B et C, en magnésium, en tanin et en cellulose en font un antiseptique en même temps qu'un tonique qui ne présente pas certains des inconvénients du café.

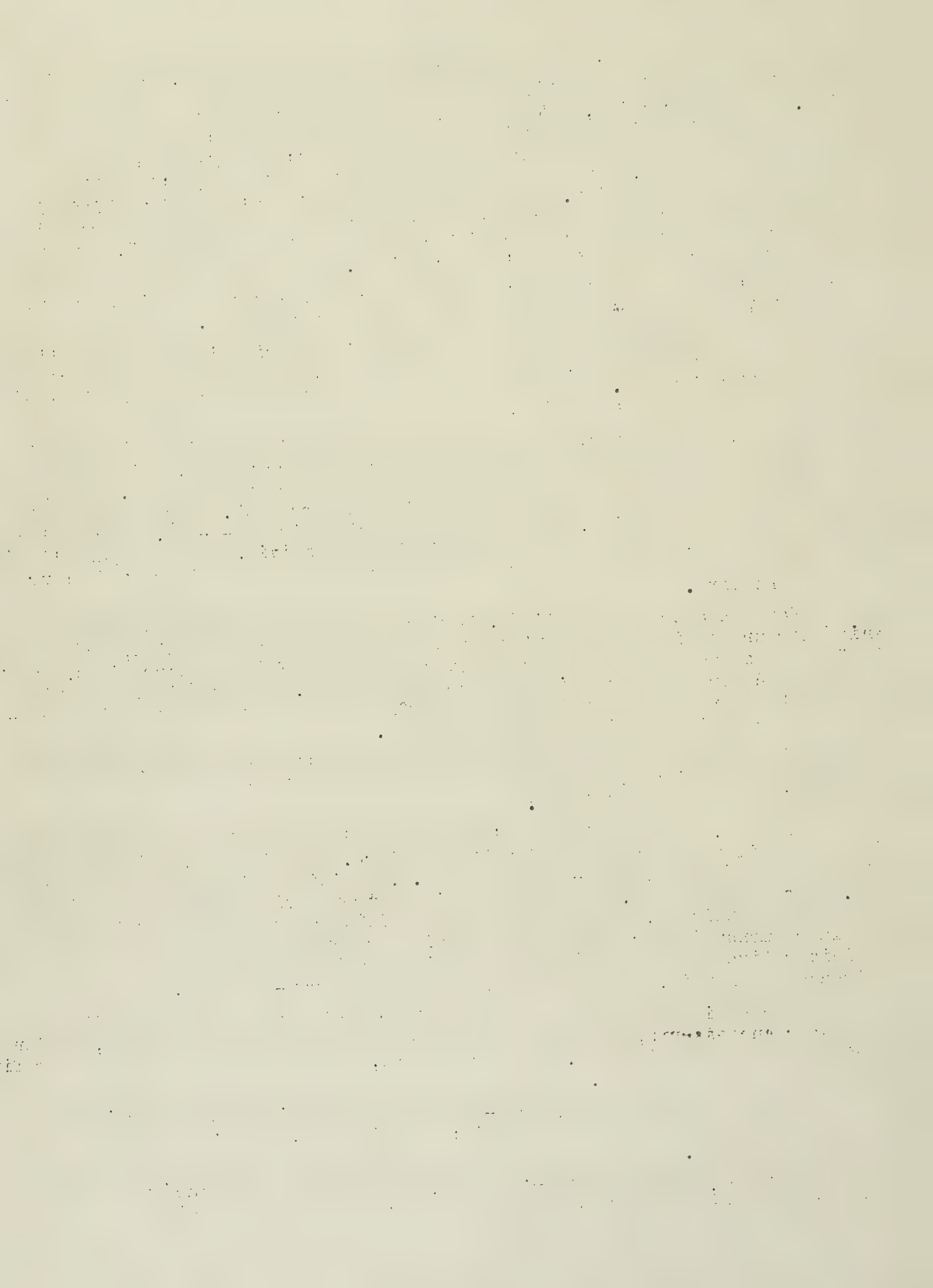
Si la période révolutionnaire a provoqué d'importants changements dans la profession médicale, elle n'a pas été sans entraîner quelques remous dans le fonctionnement des hôpitaux;

En 1789, les médecins de l'hôpital de Limoges étaient peu nombreux en égard au chiffre de la population hospitalière. C'étaient MM. Coignasse et Bonnin pour la médecine, Fray-Fournier et J.B. Dominique d'Héralde pour la chirurgie. En septembre 1792, les trois premiers furent évincés pour des motifs qui ne sont pas indiqués. Ils présentèrent aussitôt une requête au bureau pour obtenir la compensation pécuniaire des services rendus depuis 1789. La commission administrative se montra généreuse en fixant à 1537 livres, la somme due à Coignasse et Bonnin, à 1050 livres, celle due à Fray-Fournier.

Le conseil général de la commune leur avait donné à la pluralité des voix pour successeurs, Mathieu Doudet et Jean Boyer pour la médecine, Junien Périgord, pour la chirurgie. Leur traitement, comme celui de M^r Héralde fut fixé à cinq cent livres par an.

Mais en novembre 1794, Fray-Fournier et Bonnin se firent réintégrer par le représentant du peuple Chauvin; en juin 1795, Coignasse se fait réintégrer par Cherrier.

Périgord, décédé en janvier 1797, fut aussitôt remplacé par Thibaud qui lui-même laissa la place à son fils Sohet-Thibaud en 1800.



Les secours que ces "quatre officiers de santé" (c'est la dénomination qu'on commence à leur donner le plus communément) pouvaient donner aux malades restaient évidemment bien au-dessous des besoins existants, tels que nous les comprenons aujourd'hui. Il est vraisemblable que médecins et chirurgiens n'accordaient leur attention qu'aux cas graves, aux maladies aiguës et s'en rapportaient pour les autres au personnel subalterne.

Vers la fin de 1794, médecins et chirurgiens cessèrent de recevoir les honoraires auxquels ils avaient droit. La preuve en est dans la délibération du 13 thermidor au V (31 juillet 1797) : "Il avait été plusieurs fois question de satisfaire les officiers de santé de l'hospice mais la pénurie de secours nécessaires à d'autres besoins, avait retenu, depuis un an et plus, le Bureau à régler des honoraires si justement acquis En conséquence, il a été arrêté que, vu la pauvreté de l'hospice, pour le temps écoulé depuis leur entrée, il leur serait donné trois cents francs par an, en numéraire, à chacun."

Les pouvoirs publics étant impuissants à remédier à cette crise financière, il s'en suivit un certain mécontentement dans le personnel et un déséquilibre dans le fonctionnement. L'hôpital cesse de répondre à sa destination, malgré la bonne volonté de tous et le dévouement du corps médical.

Le 1er Mai 1812, un nouveau règlement entre en vigueur.

Il y aura deux médecins et deux chirurgiens, obligatoirement docteurs, nommés par la commission administrative. Ils ne seront à vie, mais pourront se retirer pour raisons personnelles.

La visite des malades sera quotidienne et devra durer au moins de sept à huit heures du matin en été et de huit à neuf heures en hiver.

Le service est complété par la sœur apothicairesse, sous la surveillance de laquelle sont placés les internes recrutés par concours et les externes.

En 1815 il y avait à l'hôpital de Limoges deux médecins, Faye et Péconnet et Sohét Thibaud, auxquels fut bientôt adjoint Cruveilhier père. Les élèves internes étaient au nombre de deux.

Sur l'état de l'établissement lui-même, il est utile de se référer au rapport que Jean Cruveilhier, le fils, présenta en Janvier 1823, à la "Société royale d'Agriculture, des sciences et des Arts de Limoges".

"Il n'y a qu'un hôpital à Limoges : là sont rassemblés : 1^{er} les malades 2^{es} les infirmes et les vieillards, 3^{es} les enfants trouvés, 4^{es} les orphelins, 5^{es} les militaires : le tout forme une population de six à sept cent individus"

La concentration qui avait paru souhaitable et avait conduit un siècle et demi plus tôt à la création de l'hôpital Général se révélait à la longue assez peu compatible avec les progrès de la médecine.

Dans son rapport, Cruveilhier donne ensuite une description détaillée des différents agencements de l'établissement; tableau assez peu favorable. L'auteur adresse un hommage aux religieuses et aux médecins grâce à qui tout peut fonctionner au moindre mal et il conclut en demandant à ses concitoyens :

"Pensez à vos pauvres, élevez un second hôpital. Celui que vous avez ne peut pas suffire à une ville aussi considérable".

Il est bien certain qu'une telle organisation hospitalière serait peu compatible avec un exercice médical ou chirurgical tel que nous le concevons actuellement. Mais déjà elle était loin d'être favorable aux activités débordantes et hardies de quelques jeunes limousins qui étaient allés étudier à Paris auprès des grands maîtres de l'époque.

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which are arranged in a columnar fashion. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list appears to be a directory or a roster of some kind.

2. The second part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

3. The third part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

4. The fourth part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

5. The fifth part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

6. The sixth part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

7. The seventh part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

8. The eighth part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

9. The ninth part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

10. The tenth part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a columnar fashion, similar to the first part. The notes are very brief and appear to be a continuation of the information in the first part.

Alexis Boyer est né le 1er Mars 1757 à Uzerche. Fils d'un tailleur et d'une mercière, il est placé assez jeune chez un notaire pour y faire des écritures. Déjà il fréquente la boutique d'un chirurgien voisin qui parfois l'amène avec lui auprès des malades.

Il fait quelques voyages à Paris avec son oncle qui y menait des boeufs et finit par s'y fixer. Il trouve un emploi chez un barbier et va souvent à l'amphithéâtre voisin, occupant ses loisirs en assurant quelques menus travaux pour les étudiants. Il devient rapidement élève lui même et gagne une médaille d'or en 1781. Puis il pénètre à l'hôpital de la charité en qualité d'adjoint et en devient le chirurgien chef en 1824.

A la création de l'Ecole de Santé, il est nommé à la chaire de médecine opératoire, et soutient en 1803 une thèse de doctorat "Propositions de chirurgie", où déjà apparaissait le brillant avenir du jeune Limousin.

Collaborateur à plusieurs journaux, auteur de nombreux mémoires, Boyer publia un certain nombre d'ouvrages qui sont une date dans la chirurgie française, entre autres, un "Traité d'Anatomie" en quatre volumes et un "Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent" en onze volumes. Il fut également l'inventeur de quelques appareils et instruments, notamment une aiguille qui porte son nom et destinée aux ligatures de vaisseaux.

Alexis Boyer était l'un des plus grands chirurgiens de Paris et l'un des plus éminents professeurs de la Faculté, lorsque Napoléon se l'attacha comme médecin. Il le suivit dans les campagnes de 1806 et de 1807 et revint couvert d'honneurs qu'il n'avait jamais cherchés.

Un de ses compatriotes et contemporains, le Docteur Pournès de la Siboutie écrit en parlant de lui, dans ses "Souvenirs d'un médecin de Paris".

"L'esprit, l'intelligence furent seuls transformés, le corps, les manières, l'accent ne subirent aucun changement : Boyer fut toujours ce qu'il était en Limousin, un homme lourd d'aspect mais simple, bon et surtout très spirituel. En l'écoutant, on était de l'avis de Napoléon qui faisait autant de cas de Boyer que de toute l'Académie Française."

Ceci n'empêcha pas les successeurs de l'empereur de donner à Boyer toute leur estime.

"La carrière de cet homme de science et de conscience se déroula suivant une ligne droite : les révolutions se succédaient, les trônes croulaient Alexis Boyer continuait à servir l'humanité, et les souverains, l'un après l'autre, se l'attachaient et réclamaient ses services: il fut le chirurgien consultant du roi Louis XVIII, du roi Charles X et du roi Louis Philippe.

"Il mourut en 1833, à 77 ans, plein de jours et d'œuvres". (Joseph Nouaillac "Lemouzi", Septembre, Octobre 1924, XXIV^e Fête de l'Eglantine à Uzerche), persuadé que "la chirurgie était arrivée à son point culminant."

Dans les pas de Boyer, nous trouvons un autre de nos compatriotes, un des plus illustres, celui qui allait "devenir en quelques années le Dieu de la chirurgie du XIX^e siècle et le père de la chirurgie de l'avenir", nous avons nommé DUPUYTREN (Il est pratiquement impossible de parler de Dupuytren, comme d'ailleurs de Cruveilhier, sans se reporter aux admirables ouvrages du Docteur Léon Delhoume, auquel nous nous sommes permis de faire de larges emprunts.) Issu d'une famille moins modeste (le père était avocat au Parlement de Bordeaux) mais guère plus aisée que celle de Boyer, Dupuytren est né à Pierre-Buffière le 5 Octobre 1777.

Après des études au collège de Magnac-Laval, puis au Collège de la Marche à Paris, son père qui, pour reprendre une tradition familiale, veut en faire un

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

...the ... of ...
...the ... of ...
...the ... of ...

médecin, le fait inscrire à l'hôpital de St-Alexis de Limoges. De là, il regagne Paris mais résiste mal à l'atmosphère des salles de dissection et envisage un abandon, ce que ne peut admettre son père. "Allons sur le champ, chez Boyer" réplique celui-ci.

Dupuytren entre alors dans le service de Boyer à La Charité et y apprend les premières notions d'anatomie et de chirurgie. Complétant ses connaissances dans les autres disciplines auprès des plus illustres médecins du temps auxquels son compatriote l'a présenté, il se fait vite remarquer par son assiduité, son ardeur au travail et son désir d'arriver.

A dix huit ans, il est prosecteur. En 1802, il est troisième chirurgien de l'Hôtel Dieu; et en 1803, il soutient une thèse de doctorat sur la taille.

De ce moment, Dupuytren va gravir rapidement tous les échelons des Hôpitaux et de la Faculté et obtenir tous les honneurs. Il est professeur de médecine opératoire en 1812 et sans lui donner l'appellation admise actuellement il crée l'anatomie topographique et, pour la première fois enseigne aux étudiants l'anatomie des régions. Ce nouveau titre lui vaut plus de considérations et facilite sa nomination à la chaire de clinique chirurgicale de l'Hôtel Dieu, dont il est nommé chirurgien chef en 1815. Son maître Pelletan avait dû se retirer devant lui, mais Dupuytren demanda que le traitement de chirurgien en chef lui fut conservé.

Empli de majesté et de dignité, grand seigneur mais bon, exigeant pour ses élèves mais pas plus qu'il ne l'est pour lui-même, Dupuytren commence sa visite à Six heures en toute saison. Il voit tout et fait tout par lui-même ce qui n'est pas peu dire si l'on en juge par le tableau des activités de son service. "Il ne veut ni collaborateur, ni suppléant; il ne lui faut que des subordonnés", écrit Cruveilhier qui fut son élève.

C'est sous son instigation que sont prises les premières observations complètes systématiques des malades hospitalisés. Leur réunion en plus de cent volumes "devait servir de base au moment où il se proposait d'élever à la chirurgie".

Mais Dupuytren est aussi un incomparable professeur de clinique. Une seule de ses leçons suffit à provoquer la vocation médicale de Récord.

Ses ouvrages d'anatomie et ses travaux sur les fractures servent encore de base aux études modernes.

Après les incidents à caractères politique qui ont marqué le fonctionnement de la Faculté de médecine de Paris, en 1823, une réorganisation permet aux idées de Dupuytren de prévaloir, à savoir la nomination par voie de concours aux différents postes.

La clientèle privée de Dupuytren est très importante. Il sait être généreux pour les pauvres et vit simplement chez lui. Il met une somme importante à la disposition de la Faculté de médecine de Paris pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique, et assure par ses dons l'alimentation en eau potable de sa ville natale Pierre-Buffière.

Chirurgien-consultant, professeur, membre de l'Institut, couvert d'honneur, laissant beaucoup d'amis mais aussi beaucoup d'ennemis jaloux de son succès, la baron Dupuytren meurt à Paris le 8 Février 1835.

Dupuytren mort, ses élèves à qui il a donné le véritable esprit chirurgical, vont continuer son oeuvre et c'est encore un Limousin qui va être une des plus belles illustrations de son école, en la personne de Jean Cruveilhier.

Fils d'un maître chirurgien que nous avons vu attaché à l'Hôpital général de Limoges. Jean Cruveilhier est né dans cette ville le 9 Février 1791.

Après des études à l'école centrale puis au lycée de cette ville, il envisage une carrière ecclésiastique, mais se décide enfin, obéissant au souhait de son père, à choisir la profession de chirurgien.

Mis d'emblée en rapport avec Dupuytren, il en devient bien vite le disciple attentif. En 1811, il est reçu premier au concours de l'internat et entre dans le service de son illustre compatriote. Il ne quitte plus et suit désormais son enseignement avec assiduité.

C'est ainsi qu'il prend des notes sur un volumineux cahier, au cours de physiologie professé par Dupuytren. On y trouve des considérations générales sur l'anatomie des tissus et leur vascularisation, sur le tissu veineux et sur les correlations qu'il assure entre les différents appareils; et surtout on y trouve la preuve des premières recherches expérimentales qui sont à la base de la physiologie moderne. Cette formation d'esprit se retrouve clairement dans la thèse de doctorat que Cruveilhier soutient en 1816, "Essai sur l'anatomie pathologique". Il y écrit :

"J'ai toujours eu devant les yeux ces deux vérités : que les faits sont les seuls principes des sciences; qu'il n'est pas aussi facile qu'on le pense de bien consulter l'expérience et de recueillir les faits avec discernement; qu'un seul fait bien observé vaut mieux que cent faits mal observés ... Les systèmes passent les faits restent... Des faits bien observés, voilà le tribut que la science réclame".

Dès la soutenance de sa thèse, "pressé qu'il était de retourner dans sa ville natale", Jean Cruveilhier regagne Limoges et s'y installe. Il s'y fait très vite une grosse clientèle et obtient la considération de ses compatriotes.

Il réussit à y faire créer un cours d'accouchement et un cours d'anatomie

Mais l'hôpital de Limoges lui offrait trop peu de débouchés et c'est le coeur un peu gros qu'il se décide à rejoindre Paris, non sans avoir demandé conseil et assistance à Dupuytren.

En 1836, il est titulaire de la chaire d'anatomie pathologique, discipline dans laquelle, il laissera des traces indélébiles. Il est ensuite médecin chef de la maternité.

Ses convictions religieuses sincères et profondes lui valurent parfois quelques ennemis, mais la leçon inaugurale qu'il prononça sur "Les devoirs et la moralité du médecin" imposa le respect.

Assez âgé, il revient en Limousin. "On traverse Paris, disait-il pour son plaisir, pour ses affaires, mais le coeur reste au pays!" Et dans son testament n'écrivait-il pas : "Je désire que ma famille reste limousine, par le coeur et par les intérêts".

C'est en Limousin qu'il mourut le 7 mars 1874.

Deux autres figures limousines quoique bien différentes des précédentes, méritent de nous retenir : celle de Cabanis et celle de Gay-Lussac. Médecins tous les deux, ils sont restés un peu à l'écart de l'exercice médical.

Cabanis est né à Cosnac en 1757, d'une famille de magistrats. Dès l'âge de quatorze ans, il est à Paris où il poursuit des études littéraires, mais préférant les sciences, il se retourne vers la médecine et soutient son doctorat en 1783.

SECRET

Sa santé peu prospère, le fait retirer à Auteuil où il fréquente d'Alembert, Diderot, Mirabeau, Condorcet. Quelques activités politiques lui valent de participer à l'organisation des écoles de médecine. En l'an IV, il est professeur d'hygiène, puis professeur de clinique médicale. En 1789 il est administrateur des Hôpitaux de Paris et il meurt brusquement en 1808

Il a laissé toute une oeuvre littéraire et philosophique, quelques rapports politiques et plusieurs ouvrages médicaux et para-médicaux.

Pénétré de la grandeur de la profession médicale, il écrivait:

"Sous certains rapports la profession de médecin est une espèce de sacerdoce; sous d'autres c'est une véritable magistrature... Son devoir est de donner à son esprit toute la perfection possible, et il devient si sacré que la plus légère violation, le plus léger oubli, la moindre négligence à toujours quelque chose de véritablement criminel..

"Si la santé est le premier des biens, la médecine est le premier des arts".

Gay Lussac, né à Saint Léonard en 1778, était sans doute lui aussi bien pénétré de cette idée, puisque non content d'être un ancien élève de Polytechnique et de l'école des Ponts et Chaussées, il voulut aussi faire ses études de médecine.

Il est surtout connu comme chimiste, et comme physicien et ses mémoires sur les combinaisons gazeuses, et sur "la chaleur centrale du globe" font autorité.

Il porta également un réel intérêt à la pile de Volta qui avait attiré Lavoisier et qui devait retenir toute l'attention de d'Arsonval.

Ainsi, a-t-on l'impression qu'il existe une certaine cohésion entre les travaux des médecins limousins, à différentes générations.

L'ECOLE DE MEDECINE DE LIMOGES ET SON INFLUENCE

La création de l'Ecole secondaire de médecine, à Limoges, en 1841, marque une date importante dans l'évolution de la médecine en Limousin.

L'académie de Limoges qui existait depuis 1801 et qui devait persister jusqu'en 1848, avait en instituant une représentation directe de l'Université de France, profondément stimulé les activités intellectuelles de la cité et de la province. Une faculté des lettres avait d'ailleurs été ouverte pendant quelques années au début du siècle.

Par ailleurs, la renommée des plus illustres médecins limousins à Paris ou dans leur propre pays, avait donné à la jeunesse un goût réel pour les études médicales.

Aussi la création sur place d'un centre d'enseignement de la médecine se faisait-elle de plus en plus sentir comme indispensable.

D'autant plus que l'on avait déjà, au siècle précédent, formé dans les hopitaux de Limoges des chirurgiens de qualité.

Interprétant mal une terminologie un peu ancienne, certains ont voulu voir dans le collège de médecine de Limoges, créé en 1846, la première manifestation d'enseignement médical dans la province. Nous avons montré l'erreur qu'il y a dans cette assertion, mais avons cependant souligné le rôle qu'un tel organisme a pu jouer dans la préparation des esprits.

Puisqu'en effet, un décret de 1672 accordait aux administrateurs de l'Hopital Saint-Alexis de Limoges, le droit de conférer la maîtrise de chirurgie :

" Accordons aux dits administrateurs le droit d'élire un compagnon chirurgien de la dite ville ou d'ailleurs qu'ils jugeront capables pour panser les pauvres et demeurer au dit hopital ou proche d'icelui, ainsi qu'ils aviseront; lequel, après avoir servi le dit hopital pendant le temps de six années, gagnera maîtrise et jouira des autres droits et privilèges que les maitres chirurgiens d'icelle, lesquels seront tenus de le recevoir comme réputé suffisant et capable sur le certificat qui lui sera donné au bureau, signé d'au moins sept administrateurs et du greffier, sans faire par lui aucun chef d'oeuvre, dons, ni frais, pour parvenir à ladite réception."

La Révolution supprima les Universités, les Facultés, les sociétés savantes, les corporations; et la maîtrise de chirurgie fut du même coup abolie.

Toutefois, en attendant la renaissance de l'enseignement officiel, l'Hopital de Limoges continua à attirer les jeunes gens de la ville et de toute la région. Et les médecins de l'établissement organisèrent de leur propre chef un enseignement bénévole fréquenté, avec assiduité, entre autres par Dupuytren avant son départ pour Paris.

Cet enseignement reçut quelque consécration officielle lorsque, en 1800, la Commission administrative fixa le nombre des élèves internes et externes et les conditions de leur admission.

Les administrateurs des Hospices civils de Limoges songent alors à établir un cours d'accouchement. En l'absence du jury qui devait venir de Montpellier, le Préfet de la Haute-Vienne, en accord avec la commission, décide cette création le 1er décembre 1818. L'arrêté, pris à cette date, porte nomination, en qualité de professeur du cours d'accouchement, du sieur Thibaut, médecin, "reconnu pour le premier accoucheur du département"; et pour l'assister, une sage-femme en chef, la dame Sudraud, née Biron, "la première qui a fait son cours à Paris, où elle a obtenu les certificats les plus flatteurs."

Jean Cruveilhier, le fils qui venait de s'établir à Limoges, avait un peu espéré être nommé. Déçu, il chercha à obtenir la création d'un cours d'anatomie, ce qu'il fit assez facilement.

Le 11 Janvier, c'est encore le préfet du département qui décide l'établissement de ce cours, d'après la permission de la commission de l'Instruction Publique. Jean Cruveilhier est nommé professeur titulaire, et un arrêté précise les conditions dans lesquelles il pourra se procurer des sujets.

Convaincu par le jeune médecin et pressentant l'intérêt que pourrait y trouver la province, le préfet va même jusqu'à souhaiter la création d'une société et d'une école de médecine; il s'adresse en ces termes à l'autorité centrale:

" Un établissement qui serait extrêmement utile dans ce département et que je regarde comme nécessaire, serait celui d'une société de médecine - Les médecins de Limoges travaillent isolément; il n'y a point ou très peu de rapprochement entre eux, ce qui serait cependant si désirable et dont l'humanité en ressentirait nécessairement les heureux effets."

Le sous-secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur lui répondit qu'il ne pouvait, dans les circonstances présentes, statuer sur sa demande. "Une institution de cette nature doit être soumise à certaines conditions qui ne sont pas aujourd'hui suffisamment déterminées. Mais je me propose de présenter au gouvernement un travail à ce sujet."

Dès 1820, l'Etat songe à réorganiser l'enseignement médical. Les écoles de santé qui avaient été créées pour les armées de la République, seront supprimées et transformées en écoles secondaires de médecine; de nouvelles écoles pourront être également ouvertes.

Aussitôt Limoges pose sa candidature. La Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Limoges engage l'Administration à "faire quelques démarches auprès du Gouvernement pour obtenir une école secondaire". Elle cite les noms de plusieurs Limousins qui ont illustré la médecine, "ce qui pourrait faire croire que le Limousin est la terre classique de la médecine et que ses habitants sont doués des plus heureuses dispositions pour cette science presque divine."

Au cas où la création de cette école serait décidée, la municipalité s'engagerait à pourvoir à son installation et à son fonctionnement. Les départements voisins, qui avaient été pressentis pour une aide, refusèrent toute subvention.

Parallèlement, des améliorations furent entreprises à l'Hopital de Limoges; de nouvelles salles furent aménagées.

Enfin le 31 mars 1841, une ordonnance royale de Louis-Philippe portait création, à Limoges, d'une école préparatoire de médecine et de pharmacie.

L'enseignement clinique devait avoir lieu à l'hôpital, ainsi que la plupart des cours. Un amphithéâtre serait établi dans l'ancien couvent de la Visitation, devenu propriété militaire.

Cette nouvelle fut, d'une manière générale, bien accueillie par la population par le Corps médical et par la presse.

Les cours commencèrent le 3 Novembre 1841, l'inauguration officielle et la séance de rentrée eurent lieu le 15, sous la présidence du recteur de l'Académie de Limoges.

Les professeurs avaient été nommés, sans incident, à l'instigation du doyen Orfila de la Faculté de médecine de Paris et de Cruveilhier, qui les avait tous connus pour la plupart.

Mazard est directeur - " Son instruction solide, sa facilité de parole, sa pratique étendue dans six années de vie militaire et depuis dans la clientèle civile, sa fonction de maire de Limoges, le rendaient particulièrement apte à remplir les deux fonctions de professeur de clinique médicale et de directeur."

Il est assisté de quelques uns des plus grands médecins de la ville.

Bouteilloux, reçu premier à l'internat des Hôpitaux de Paris, "une des personnalités les plus marquantes de cette série de professeurs"; il enseigne l'anatomie à un auditoire toujours très assidu.

Bardinet, lui aussi reçu premier à l'internat, le remplacera quelques années plus tard dans cette chaire, où il ~~écrira~~ écrira le faisceau postérieur du ligament latéral interne de l'articulation du coude, ligament qui porte son nom. Suprême consécration, Bardinet deviendra professeur de clinique chirurgicale et directeur en 1858.

Le corps professoral comprend également les docteurs Asteix, Barny, Bleyrie, Defaye, Deperet-Muret, Montanceix et Thihaut.

Le nombre des élèves fut d'abord de dix neuf, puis de vingt-cinq, puis retomba à vingt et un en 1851. Le directeur lance parfois quelques appels aux familles pour leur vanter l'intérêt et la beauté de la profession médicale, en même temps que la qualité de l'enseignement qui est délivré dans son établissement.

En 1852, le fonctionnement de l'école donnant entière satisfaction et la nécessité de locaux mieux adaptés se faisant sentir, un groupe de bâtiments est construit sur les dépendances de l'ancienne Visitation, dans l'actuelle rue François-Chénieux, où ils sont encore avec leur même affectation.

Dans l'orbite de l'école, s'est développée une société de médecine et de pharmacie, dont le bulletin, qui devait paraître jusqu'en 1868 révèle les sérieuses activités.

Dans toute la période qui s'étend sur la deuxième partie du XIXème siècle, on voit exercer à Limoges et dans la région quelques grands médecins qui honorent grandement leur province et leur école et contribuent dans une large mesure à l'amélioration du niveau de vie.

Parmi ceux-ci, il convient de citer Prosper Lemaistre, né à Aix s/ Vienne en 1822. Après l'internat de Paris, il revient à Limoges où il est professeur de clinique.

Son neveu, Justin Lemaistre, né également à Aix en 1847, devient professeur d'anatomie et chirurgien de l'Hôpital à Limoges. Au moment de la naissance de la bactériologie, il fait une étude sur l'air de la ville, puis présente en 1886 un mémoire original sur la "perlèche", ou "bridou" deux termes de la langue limousine qu'il parvient à imposer pour désigner une affection streptococcique de la plicature labiale.

"J'ai, dit-il, le premier, décrit la perlèche et le premier j'en ai indiqué la cause; mais elle est très connue en Limousin et son nom est mentionné dans certaines poésies patoises."

Après une étude ~~étiologique~~ étiologique (transmission par les cruches servant à une boisson collective directe) et clinique, Lemaistre propose un traitement, d'ailleurs connu du public, le sulfate de cuivre et l'alun.

L'ensemble de ces travaux lui vaut d'être nommé membre correspondant de l'Académie de Médecine.

Charles Boulland, né à Limoges en 1823, devait, après l'internat de Paris, revenir exercer la médecine dans sa ville natale et y devenir professeur d'anatomie et de physiologie.

"Il était d'une individualité originale qui portait, fortement accusée, l'empreinte de son double caractère de médecin et de savant...

"Il avait la tête intelligente et pensive, le front largement dénudé, le regard profond et scrutateur, le sourire bonhomme et parfois malicieux."

Pratiquant l'opération de la cataracte et ne disposant pas de substances anesthésiantes, il avait imaginé de faire les jours précédant l'intervention, des massages de la partie antérieure du globe oculaire et obtenait ainsi une abolition des réflexes.

Il faisait également absorber au malade une dose préalable massive de calomel, dont l'élimination, par les larmes, assurait une antiseptie locale.

C'est à lui que l'on doit la description de la pleuro-péritonite tuberculeuse, à laquelle son nom est resté attaché, puisqu'elle est communément appelée "maladie de Fernet-Boulland".

C'est lui également qui publie, en 1873, une étude "De la contractilité physique et de quelques autres propriétés que présentent les tissus non vivants de l'organisme animal et notamment de l'endosmose des gaz et des vapeurs". D'Arsonval devait en parler en ces termes: "Le mémoire de Boulland a été pour moi une révélation. La physique biologique était inconnue, même de nom. Deux ans plus tard seulement, elle faisait officiellement son entrée au Collège de France... Si le Collège de France peut revendiquer sa part dans ce mouvement, rappelez-vous que l'étincelle est partie de Limoges et qu'il y aurait ingratitude à passer sous silence le nom de Boulland."

François Chénieux fut avec Boulland, une des figures les plus populaires de la médecine limousine à la fin du XIXème siècle.

Né à Saint-Priest-le-Betout en 1845, François Chénieux commença ses études à l'Ecole de Limoges, puis prépara l'internat de Paris, il y fut reçu troisième. Revenu en Limousin, il devient chirurgien de l'Hôpital de Limoges, professeur de pathologie externe, puis professeur de clinique chirurgicale et enfin directeur de l'Ecole de 1893 à 1905. Maire de Limoges, il y mourut au milieu de la vénération générale en 1910.

Tous ces médecins, comme aussi les Bleynie, les Donnet, les Raymond, les Raymondaut ont droit à garder une place dans nos mémoires.

D'autres Limousins, quittant le sol natal, mais y restant toujours profondément attachés, sont allés porter au loin les couleurs de leur province et le renom de la médecine française.

Tandis que Couty obtient une chaire à Rio de Janeiro, Charpentier est professeur à la Faculté de Nancy.

Charles Quinquand reste à Paris où il est agrégé et médecin de l'hôpital Saint-Louis; il a laissé plusieurs traités.

Granchérs s'intéresse particulièrement au problème de la tuberculose; il est un des promoteurs de l'hygiène sociale en France.

Dans une branche annexe de la médecine, le tulliste Edmond Perrier, zoologiste éminent, devient directeur du muséum d'histoire naturelle, où il poursuit d'importants travaux sur les colonies animales. Manouvrier se livre à d'utiles recherches d'anthropologie.

Le lot de ces médecins est considérablement dominé par la forte personnalité du professeur Arsène d'Arsonval. Fils de médecin, il est né en 1851 à La Porcherie. C'est au lycée de Limoges qu'il fait la plus grande partie de ses études; il y a pour condisciples quelques autres compatriotes qui tous, laissent un nom dans le monde médical: Couty et Charpentier, Comby, Ballet et Vallon, Filhoulaud et Marquet.

D'Arsonval s'oriente d'abord vers une carrière scientifique et prépare le concours de Polytechnique; mais la guerre de 1870 l'oblige à changer de voie et à retourner à Limoges où il s'inscrit à l'Ecole de médecine et devient interne de l'Hôpital. C'est là qu'il est l'élève de Boulland et qu'il prend avec lui conscience de la réalité de la physique biologique.

La thèse qu'il soutient en 1877 est intitulée: "Recherches théoriques et expérimentales sur le rôle de l'élasticité du poumon dans les phénomènes de la circulation" - Elle marque le point de départ de son oeuvre personnelle et son orientation future.

Elève de Claude Bernard et de Brown-Sequard, c'est à ce dernier qu'il fait part en 1889 d'une de ses préoccupations majeures:

"Je suis heureux de voir que vous faites aujourd'hui spontanément à la physique biologique, la part à laquelle suivant mes idées, elle se trouve avoir droit: j'étais très malheureux parfois de voir que pour vous, je n'étais qu'un physicien pur et que les recherches du genre de celles qui m'occupent, ne peuvent avoir aucune influence sur les progrès de la science des êtres vivants."

Normé professeur au Collège de France, dans la nouvelle chaire de physique biologique, créée pour lui et peut-on dire, par lui, d'Arsonval peut s'adonner à de nouvelles recherches qui visent à l'application de la physique aussi bien à la physiologie qu'à la thérapeutique. C'est la naissance de l'électrothérapie.

Ce qui peut lui permettre d'écrire: "Je suis persuadé que la thérapeutique de l'avenir n'emploiera, comme moyens curatifs, que les modificateurs physiques (chaleur, lumière, électricité et autres agents encore inconnus)."

Les conceptions de Fernand Lagrange sont assez proches de celles-ci. Fils de médecin et médecin lui-même à Pierre-Buffière, puis à Limoges et enfin à Vichy, c'est dans cette dernière ville qu'il s'adonne aux études dans lesquelles il a acquis une autorité incontestée.

Très intéressé par l'exercice aux différents âges de la vie, il publie toute une série d'ouvrages dont les titres résument parfaitement le système: "Physiologie des exercices du corps", "médications par l'exercice", "Mouvements méthodiques et mécano-thérapie". Lagrange est en somme l'inventeur de la médecine appliquée aux sports.

C'est dans une voie toute différente que s'est distingué à Paris, Gilbert Ballet, originaire d'Ambazac, médecin de l'Asile Sainte-Anne; ce sont la neurologie et surtout la psychiatrie qui l'ont attiré. C'est là qu'il a mis au point les règles de l'expertise psychiatrique.

Dans la même branche, son condisciple Vallon, spécialiste des maladies mentales, publie des observations précises sur la "responsabilité".

Leur contemporain et leur compatriote, mais non leur condisciple, Emile Roux, de Confolens, poursuit ses recherches à l'Institut Pasteur. C'est à lui que l'on doit le sérum antidiphtérique et ceci suffit à le définir:

"Il est bien vrai qu'Emile Roux est né en Charente, à Confolens, mais Confolens n'est en Charente que grâce au découpage assez saugrenu de la France en départements; et tout est Limousin dans la nature du pays où il a passé, comme nous, les dix premières années de sa jeunesse, celles qui comptent, je crois, le plus dans la formation de la sensibilité." (Jérôme et Jean Tharaud).

Plus près de nous, Lucien Jacquet, de Sauviat, acquiert une réputation universelle en dermatologie et mène campagne contre l'alcoolisme.

Parinaud, de Bellac, occupe, par ses études sur la motricité du globe oculaire, une place importante dans le domaine de l'ophtalmologie.

Savant complet et homme d'action, Eugène Jamot, de Saint-Sulpice-les-Champs, quitte son pays après y avoir exercé quelques années. (Allocution prononcée par M. Léon Binet, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de E. Jamot à Saint-Sulpice-les-Champs (Creuse) le 19 Septembre 1954).

Il se rend au Cameroun et y poursuit des études sur la trypanosomiase. animateur des équipes mobiles de prospection et de traitement, il est considéré comme le vainqueur de la "maladie du sommeil".

C'est la pathologie osseuse et notamment l'ostéomyélite qui retient l'attention de Leveuf, chirurgien des Hopitaux et Professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Pescher, de Veyrac, est l'inventeur d'un "spiroscope" d'un réel intérêt en gymnastique respiratoire; il est également l'auteur d'un ouvrage de vulgarisation, plein de judicieuses observations et de sages réflexions. "Longue vie sans maladie".

Longue vie, sans maladie ... C'est là, assurément le but essentiel des médecins alors installés en Limousin. Il semble bien que leurs efforts aient été couronnés de succès, si l'on en juge par les statistiques qu'ils nous ont laissées.

A une réunion de la Société Limousine de Médecine, le docteur E. Raymondaut s'adressait en ces termes à ses collègues:

"... En résumé, ce n'est pas seulement l'étude des maladies régnantes que je crois devoir recommander à votre zèle scientifique... Ce que j'ai l'honneur de vous proposer, Messieurs, c'est un travail de statistiques des maladies qui s'observent dans le milieu où vous pratiquez, travail devant aboutir à la classification des maladies du pays et, dans un avenir plus éloigné, à la détermination des influences qui régissent les rapports de ces maladies entre elles; en un mot, si vous me permettez un néologisme qui exprime mon idée plus exactement que les termes usités, à la nosonomie du Limousin."

Les nombreuses publications assurées par les soins de la Société de la Haute-Vienne, puis de la Société Médico-chirurgicale et pharmaceutique du Limousin, montrent à quel point le conseil fut suivi.

Il suffit de dépouiller les comptes rendus de la Société, puis son Bulletin, puis la Revue médicale de Limoges, le journal de la société de médecine et de pharmacie, le Limousin médical et enfin la Gazette médicale limousine, pour se faire une idée de la densité de certaines observations et essayer d'imaginer ce que fut à cette époque l'état sanitaire de la région.

On ne trouve pratiquement plus trace, dès lors, des maladies précédemment décrites. Sans doute la variole persiste surtout dans les villes, ainsi d'ailleurs que la dysenterie qui diffuse davantage dans les campagnes et aurait, en 1860, détruit un tiers de la population du village de Ratterrie, près d'Aixe.

2. The second section focuses on the role of technology in modern record-keeping. It highlights how digital tools and software can significantly reduce the risk of human error and improve the efficiency of data management. The author argues that adopting cloud-based solutions allows for real-time updates and secure storage, which are critical for maintaining the integrity of the records over time.

3. The third part of the document addresses the challenges of data security and privacy. It notes that as organizations collect more data, the potential for breaches and misuse increases. To mitigate these risks, the text recommends implementing strong encryption protocols, access controls, and regular security audits. It also stresses the importance of educating employees about data protection policies to ensure they are followed consistently.

4. The fourth section discusses the legal and regulatory requirements that govern record-keeping. It mentions that various industries are subject to specific laws and standards, such as GDPR for data privacy or SOX for financial reporting. Organizations must stay up-to-date with these regulations to avoid penalties and ensure compliance. The text suggests that consulting with legal counsel can help navigate these complex requirements effectively.

5. The fifth part of the document explores the benefits of well-maintained records for decision-making and strategic planning. It states that historical data provides valuable insights into trends and patterns, enabling leaders to make informed choices. By analyzing past performance, organizations can identify areas for improvement and allocate resources more effectively. The text concludes by encouraging a culture of continuous improvement and data-driven decision-making.

La diphtérie est encore très meurtrière; la rougeole est très redoutée des familles en raison de ses complications fréquentes.

La suette semble avoir été une réalité et Justin Lemaistre aurait isolé dans le sang la sueur et le liquide des vésicules, un diplocoque cultivable à basse température et conservant toute sa vitalité dans l'eau potable.

La fièvre puerpérale est particulièrement répandue en 1860, suivie de près par une grave épidémie d'ictère grave.

On reconnaît la coqueluche pour facteur favorisant de la tuberculose de l'enfant.

On retrouve dans les différentes statistiques à peu près toutes les maladies infectieuses, telles que nous les connaissons actuellement.

Cependant les épidémies de typhoïde sont fréquentes, en 1870, 1880, 1886, à Guéret comme à Limoges et les auteurs reconnaissent bien la cause dans un système défectueux d'égouts.

Des égouts existent à Limoges dès 1878 (communication de Justin Lemaistre au Conseil d'Hygiène).

Dans une thèse soutenue à Paris en 1863 ("sur l'hygiène du paysan du Haut-Limousin") Demathieu souhaitait l'usage du vin qui "monterait les forces du paysan au degré d'énergie qu'exigent les durs travaux auquel il se livre" et éviterait l'ivresse et l'immoralité.

Mais, si l'alcoolisme n'a pas encore fait de ravages dans les campagnes, on y relève par contre la fréquence des affections que nous grouperions maintenant sous le nom d'avitaminoses.

La tuberculose est plus fréquente en Corrèze et en Creuse qu'en Haute-Vienne. Cependant, à Limoges, elle représente un sixième de la mortalité en 1882 et l'on est d'accord pour reconnaître sa fréquence dans les quartiers surpeuplés et chez les ouvriers porcelainiers.

Les maladies parasitaires sont peu répandues.

Par contre, "on peut dire que le génie paludique domine toute notre pathologie et doit être le plus souvent mis en ligne de compte dans les prescriptions thérapeutiques. Il est par suite, peu de régions où le sulfate de quinine soit plus largement employé." (Dr. Henri Boulland in "Le Limousin" (1890))

D'après F. Bleynie, "la constitution médicale du Limousin s'établit à peu près de la façon suivante selon les saisons:

- Printemps: embarras gastrique.
- Été : affections intestinales.
- Automne : fièvres intermittentes.
- Hiver : maladies des voies respiratoires et rhumatismes."

En ce qui concerne la mortalité, les chiffres sont plus élevés pendant la période des chaleurs, mais ce qui est surtout frappant, c'est la mortalité infantile. Dans le département de la Haute-Vienne, sur 1000 décès, il y en a 190 de moins de 1 an. Ces chiffres sont légèrement plus faibles en Creuse et en Corrèze.

Par ailleurs, l'âge moyen de la vie est nettement plus bas qu'actuellement, puisque sur 1000 habitants, 70 seulement atteignent soixante ans.

La fréquence de la maladie et le nombre élevé des décès ne peuvent cependant nous faire nier le progrès de la médecine et la compétence des médecins exerçant en Limousin à la fin du XIX^{ème} siècle.

4. The fourth part of the document discusses the implications of the findings. It suggests that the results have significant implications for the field of study and may lead to further research in this area.

5. The fifth part of the document concludes the study. It summarizes the main findings and provides a final statement on the importance of the research.

6. The sixth part of the document includes a list of references. It cites the various sources of information used in the study, including books, articles, and other documents.

7. The seventh part of the document includes a list of figures. It provides a detailed description of each figure and its location within the document.

8. The eighth part of the document includes a list of tables. It provides a detailed description of each table and its location within the document.

9. The ninth part of the document includes a list of appendices. It provides a detailed description of each appendix and its location within the document.

10. The tenth part of the document includes a list of footnotes. It provides a detailed description of each footnote and its location within the document.

D'autres causes doivent être cherchées à ces déficiences; nous les trouvons facilement dans les conditions de vie peu favorables.

Un siècle après Juge-Saint-Martin, Michel Coissac brosse un tableau un peu moins sombre ("Limousin de Paris" 20 Août 1911). Il dit cependant que "les Limousins qui ont construit Versailles se retrouvent avec plaisir dans leur misérable chaumière dont l'unique fenêtre s'ouvre sur une basse-cour où s'étaient souvent le fumier et tous les immondices de la ferme." Et il ajoute "qu'au pays des claires fontaines, l'hygiène corporelle n'a pas encore pris son plein développement. Une mère de famille qui verrait grandir ses enfants sans un bobo serait inquiète; ces pustules qu'il gratte et qu'il écorche, ces croutes de lait jaunâtres sont des provisions de santé; de même les poux qui nettoient le sang, mieux que l'huile de foie de morue."

Conséquence de cette incurie: misère et maladie.

Et Marcelle Tynaïre lui répond:

"La sâleté n'a jamais tué personne en Limousin!", car elle a souvent entendu dire dans sa ville natale de Tulle:

"Dins las peillas, s'eleven las bellas fillas;
Dins lous peillous, s'eleven lous bous garçons."

Il ne faudrait certes pas trop prendre au sérieux cette boutade; et l'on est bien obligé de se rendre à l'évidence.

Outre ce manque d'hygiène que l'on ne peut nier, l'action des médecins était encore gênée par l'existence de certaines coutumes et traditions. Nous en avons relevé quelques unes.

Si une veuve de l'année entre dans la chambre d'une femme en gésine, l'accouchement n'aura pas lieu, tant qu'elle ne sera pas sortie.

Les voisins rendant visite à l'accouchée lui laissent une petite offrande, une épingle ou un sou, pour ne pas emporter son lait.

Pour faire passer les convulsions à un enfant, on l'étend sur une table de noyer pour qu'il en sente la fraîcheur et on lui frotte la plante des pieds avec de l'eau de Cologne.

Contre la méningite, on applique pendant la nuit sur la plante des pieds, des compresses d'oignons hachés très fin. Autre remède: on applique sur la tête des pigeonnax fendus en long et palpitant encore.

On suspend au cou de l'enfant pour le préserver de la coqueluche une mince rondelle de corne de bouc (Nous possédons une de ces rondelles qui a sans doute servi à un de nos aïeux.)

Dans un ordre voisin, les remèdes dits "de bonne femme" sont innombrables et en général anodins. Toute classification est impossible. "Nous nous perdrons dans ce maquis, dit Michel Coissac. Il faut voir en détail, pour se faire une idée de la nature et de la variété des recettes, des ingrédients qui y entrent, de leurs applications, de leurs formules échappant à tout codex, déroutant parfois la raison, ne supportant aucun examen. Chaque famille a ses pratiques particulières, ses recettes, ses produits, ses combinaisons, et jusque sous le même toit, il existe plusieurs avis!"

Les plus inoffensifs, les meilleurs de ces remèdes sont encore les simples, consacrés d'ordinaire par le fruit d'une expérience séculaire. Le paysan connaît les plantes, leurs légendes, leurs propriétés conventionnelles ou réelles; il a son herbier à lui, son codex, où, bien souvent, les herbes et les fleurs sont désignées par des périphrases imagées."

Voici un exposé de ces remèdes, auquel nous ajouterons quelques recettes provenant de notre cueillette personnelle en Haut-Limousin.

Au printemps, après la taille, quand la vigne "pleure", on recueille la sève dans une fiole; c'est un remède contre "l'ophtalmie".

Pour faire murir un panaris, il faut mettre le doigt dans un oignon cuit.

Contre la fièvre, la centaurée est souveraine; c'est la quinine du pauvre.

Les fleurs de lys (en limousin, les flours de leris) macérées dans l'eau de vie, cicatrisent les coupures sur lesquelles elles sont appliquées et assainissent les plaies.

Pour la cicatrisation d'une coupure ou d'une crevasse, on peut gratter avec un couteau une racine de consoude et appliquer le mastio ainsi obtenu; il se détache de lui-même quand la cicatrisation est obtenue.

Dans les circonstances plus sérieuses, les malades et leurs familles avaient alors recours aux Saints guérisseurs et aux bonnes fontaines, dont le très grand nombre permettait une spécificité presque absolue.

"Le nombre des sources constatées, dit Frank Delage, s'élève pour la seule Haute-Vienne à 131, le nord du département ayant un pourcentage assez faible. La répartition de ces sources, leur densité ici, leur rareté là, n'a pas de causes absolument certaines. Les causes strictement géologiques et géographiques ont leur valeur, mais cela ne suffit pas. Il y a des communes où les sources sont assez nombreuses et dont aucune n'a reçu un caractère sacré".

Ces lieux de dévotion se nomment parfois des "Naujas", nom qu'ils portent concurremment avec la maladie qu'ils soulagent. Etymologiquement, "nauja" vient de "noxa", ou "nocia", choses nuisibles. Les "naujas" portent soit le nom du saint, soit le nom du lieu de pèlerinage. En Haut Limousin, nous connaissons "les nêches" de Saint-Priest sous Aixe et plusieurs lieux dits "naugeat".

Certaines de ces sources n'ont pas de vocable, "Bonne font"; d'autres ont un vocable profane, "Font de la goutte". Mais les plus nombreuses sont celles qui portent le nom d'un saint et la légende veut que ce soit généralement le saint qui ait fait jaillir la source.

Chaque fontaine a sa vertu; souvent elle en a plusieurs et le nom du saint grossièrement déformé indique parfois le genre de secours qu'on peut attendre de l'eau bienfaisante. Ainsi "Saint-Etroqui (St.-Eutrope) soulage les estropiés. Il est très remarquable que de très nombreuses ont comme vertu seconde, celle de faire marier les filles.

Un érudit Limousin, Louis de Nussac, qui a publié sur les bonnes fontaines une étude très documentée ("Les fontaines en Limousin. Culte, pratiques, légendes" in "Bulletin du comité des travaux historiques" 1897. 1ère livraison) s'est demandé si les diverses vertus attribuées aux sources pouvaient parfois se fonder sur des propriétés minérales ou thermales. Les analyses qui ont été pratiquées ont donné un résultat presque insignifiant.

Il ajoute les réflexions suivantes qui contiennent une allusion malicieuse à la propreté corporelle de ses compatriotes:

"Les immersions, ablutions, frictions qui se font aux fontaines recommandées, relèvent certainement des moyens antiseptiques et prophylactiques, ainsi que de l'hydrothérapie. Comme tel, cet emploi de l'eau, dans un milieu où l'hygiène et la propreté du corps laissent tant à désirer, donne évidemment lieu à des résultats remarquables. Mais le facteur le moins négligeable dans ces considérations, c'est sans contredit, la foi."

LA PERIODE CONTEMPORAINE

Le XIX^e siècle, a-t-on dit, finit en 1914; et depuis ^{o'est} la nuit. Le terme est peut être un peu fort. Il semble tout de même valable en ce sens que la guerre, l'après guerre, en un mot toute cette période que nous avons vécue, que nous vivons, est trop proche de nous, nous imprègne trop, pour que nous puissions l'analyser, si ce n'est la juger en toute objectivité.

Les figures médicales contemporaines qui contribuent à lutter en Limousin pour la vie, sont trop au milieu de nous pour qu'elles puissent être évoquées avec toute la sérénité que requiert l'histoire. Qu'on sache seulement qu'elles sont plus que dignes de leurs devanciers et que dotées de moyens plus puissants, elles ont obtenu les plus beaux résultats.

Un seul chiffre suffit à le prouver. La mortalité foeto infantile qui était dans le département de la Haute-Vienne, une des plus élevées de France, se trouve être soixante ans plus tard la plus basse.

La médecine a sans doute la plus belle part dans la responsabilité de cette amélioration spectaculaire. Mais le progrès économique et le progrès social, l'élévation du niveau de la vie, grâce à l'effort patient de plusieurs générations, les assurances et allocations diverses, les assistantes sociales, tout cela a joué un rôle qu'il ne faut pas nier.

Cependant, il existe dans ce seul département, 39 % de logements insalubres dans les milieux ruraux, et 10 % en ville.

Mais, "il n'est pas permis de conclure que l'habitat ne joue pas un rôle important dans le problème de la mortalité infantile. La population de la Haute-vienne, plus dispersée, où les familles nombreuses sont plus rares, s'accommode mieux du point de vue sanitaire d'un habitat insuffisant". (Bapt. Lefebvre, Lesaffre Martrou, Alison : "Enquête sur la mortalité foeto infantile dans le Pas de Calais et la Haute-Vienne"; un bulletin Institut national d'hygiène" - Juillet Septembre 1954.)

Toutefois, depuis un demi siècle, l'habitat rural s'est transformé dans des proportions considérables. les maisons sont plus saines et mieux aérées, d'une manière générale. Les enfants sont joufflus et propres et dans les cuisines, si les poutres sont noires, les murs sont toujours blancs, la table est cirée et le^scuivres du fourneau étincellent.

Nous connaissons cependant des vieillards qui ont la nostalgie des sombres demeures pourvues d'un tout petit "fenestrou" et d'une très grande cheminée où flamboyaient en pétillant de grosses bûches de chataignier. Le bon feu aérail, réchauffait, égayait la pièce. Et qu'on ne parle pas de mauvais relents. En hiver cela sentait la chataigne blanchie qui mijotait dans le "toui" sur un lit de raves et de pommes de terre et en toutes saisons, la soupe "brejaude", cette synthèse des odeurs potagères, embaumait la cuisine, matin et soir. Et comme il faisait bon, après la rude tâche, somnoler un moment dans le fauteuil de clisse devant le foyer rougeoyant.

Quant aux basses-cours mal tenues, dont parlait Coissac, elles sont en voie de disparition et c'est tant mieux. Elles étaient nous n'en disons pas, fort malodorantes.

Les tas de fumier commencent à s'éloigner des habitations. Ce tas, dont l'importance souligne la richesse de la ferme, nous avons vu un vieillard de quatre vingt dix ans l'utiliser à des fins inattendues. Il se couchait dessus pour obtenir le soulagement de ses rhumatismes.

Entendons nous bien, il ne s'agissait pas du tas sorti de l'étable le matin même, mais d'un amoncellement datant de quelques mois, lavé par la pluie, gratté par les poules, doré par le soleil. Le bon vieux s'étendait sur la paille brisée et sèche, et là, les reins au chaud et les narines caressées par les bonnes odeurs venues de la haie fleurie, il passait les plus douces heures de sa journée. "Essayez, nous dit-il; vous vous en trouverez bien". Nous n'avons pas essayé, mais nous reconnaissons que si cette singulière thérapeutique est efficace, elle offre à bon compte, la guérison à tous les campagnards.

Dans cet ordre d'idées, bon nombre des thérapeutiques empiriques ou superstitieuses du siècle précédent persistent encore dans les campagnes limousines. Mais ces manifestations de la mentalité primitive (Y Clancier Gravelat "de quelques manifestations de la mentalité primitive en Limousin" Thèse médecine Paris 1940) ont de plus en plus tendance à disparaître depuis ces vingt dernières années.

Par contre, on trouve encore dans les villages une de ces personnalités para médicales, un homme ou le plus souvent une femme, douée de pouvoirs exceptionnels. "Amélie, la guérisseuse est l'un des principaux rouages qui assurent la mise en train et la bonne marche de la vie journalière.

"La Mélie à l'entreprise, si l'on peut dire de toutes les maladies qui demeurent dans un cercle connu et traditionnel.

"De plus, elle n'est pas en peine s'il s'agit de remplacer la sage-femme, ou de vacciner les petits, ou d'ensevelir les morts.

Pour panser une plaie et appliquer un emplâtre, "elle en connaît le tourditi-on".

Un de ses diagnostics, prudent d'ailleurs, est celui-ci : "les nerfs ont été plus forts que le sang", ou encore : "il y a deux nerfs de sautés".

Beaucoup vont la trouver pour quelque fracture ou quelque contusion, qu'elle manie à sa façon "le mystère n'intervient cependant réellement que lorsque la mélie panse "de secret" ou "par prières. "Elle a le don". (Melle du Mirand "notre village)

L'évocation de ces formules populaires nous incite à dresser la liste des appellations en langue limousines des maladies communes. En voici quelques unes :

Lo maranquino	: santé débile, "patraque"
malangouri	: languissant mal en train courbature
Las tremblasous	: frissons
Lou letejou	: l'asthme (dérivé de leteja, haleté)
Las bibasous	: éblouissements, vertiges
Lo chauchon-vidille	: dyspepsie
Las brulasous	: pyrosis
Lous fums de ché	: xylostomie
enviraja	: enivré, étourdi, (dérivé de lo virajo, lixrate)
l'er bolio	: furoncle
l'arzô	: orgelet
Lou cassadi	: panaris
Lou fi	: tournoiement
Lo rougno	: croutes
Lo rabanelo	: croutes de lait

L'aumado	: phlegmon
La gognas	: suppurations chroniques
L'ésipéro	: érysipèle
Lou catari	: convulsions
Lou carfouladi	: foulure - entorse
L'eridaauri	: appendicite - occlusion intestinale
Lou purisi	: pleurésie
Lou salachou	: rougeole
Lo picoto voulanto	: varicelle
Lousjantillous	: oreillons

La plupart de ces noms sont spécifiquement limousins, d'autres plus rares ne sont qu'une déformation maladroite du mot scientifique français. De toute manière, nous pensons avec Mr. Joannou qu'il y a un gros intérêt à se rapporter toujours au langage populaire commun, surtout en médecine.

L'ensemble de ces termes ne concernent que des maladies courantes, sans caractère local particulier. Mais ceci ne nous empêche pas de nous poser cette question : Existe t-il une pathologie régionale?

Une tentative de réponse a été faite récemment pour le seul département de la Creuse par Legrand (Legrand Pierre "Essai de pathologie rurale en Creuse " Thèse Paris 1952) La fréquence des différentes maladies semble identique à celle du reste de la France. On note cependant une certaine recrudescence de l'alcoolisme, de la poliomyélite et des brucelloses qui restent cependant fort rares. Une autre constatation intéressante est celle de la propagation de la grippe selon le trajet des voies de chemin de fer. L'auteur rapporte plusieurs cas d'une maladie d'apparence locale décrite par un médecin de Bénévent et intitulée "maladie du salé"; se traduisant par des vertiges, des lipothymes et parfois une perte complète de la conscience, cette affection serait due à une mauvaise fabrication de la saumure ou à la consommation de porc salé trop vieux.

Il y a quelques années, une étude plus complète a été faite par "Léon DELHOUME à l'occasion du premier congrès de médecine rurale qui s'est tenu à Limoges en Juin 1951. Elle porte sur l'ensemble de la province.

Certaines maladies, telles que le paludisme et la variole ont totalement disparu; d'autres comme la diphtérie sont devenues exceptionnelles du fait de la vaccination.

Les adductions d'eau potable qui, se sont multipliées, ont porté un coup mortel à la typhoïde. Dès 1904, Biais pouvait écrire que "La ville de Limoges, grâce à des travaux importants, est l'une des villes de France les mieux pourvues en eau potable, quant à l'abondance et à la pureté." Depuis cette date, les communes rurales ont fait elles mêmes un sérieux effort d'équipement.

D'autres maladies infectieuses ne revêtent pas de caractère particulier. Par contre, "le cancer reste l'ennemi numéro un de la santé publique, mais sa fréquence n'est pas spéciale à notre région."

L'industrie régionale est la cause de certaines maladies professionnelles. La silicose, liée au travail; des mines et des manufactures de porcelaine est assurément la plus importante; elle a été l'objet de nombreuses publications de la part des auteurs locaux. (De Léobardy, Picot - Laforest, et Pasquet "la silicose chez les céramistes du Limousin) Le benzolisme des usines de chaussures et devenu rare. Le charbon des mégissiers ne mérite

plus que d'être cité pour mémoire.

"Une cause grave de mortalité générale subsiste encore du fait des affections de l'appareil circulatoire, et en particulier des hypertensions." Mais ceci n'est pas propre au Limousin. Seules peut-être les affections respiratoires et rhumatismales, fréquentes du fait de l'humidité du climat, pourraient prendre place dans cette rubrique de pathologie régionale.

En aucun cas, il ne semble pas qu'actuellement, le Limousin puisse faire figure de parent pauvre, par rapport aux autres provinces de France.

Si le sol n'est pas partout très riche, les paysans sont courageux et cela compense.

Si le climat est parfois rude, les habitants sont résistants, et cela compense aussi.

L'école préparatoire devenue école de plein exercice de médecine et de pharmacie, la Société médico-chirurgicale et pharmaceutique du Limousin, contribuent chacune à leur manière à maintenir élevé le niveau de la médecine dans la région.

Le centre hospitalier régional de Limoges, avec ses services spécialisés et le centre régional de transfusion sanguine, les hopitaux départementaux et cantonnaux, l'hôpital psychiatrique de Naugeat, le sanatoria lui apportent une aide efficace, de même que la parfaite organisation de services sanitaires et sociaux.

Tout cela s'associe aux efforts des médecins, suffisamment nombreux, de la région, pour assurer au Limousin, la santé.

C O N C L U S I O N S

Au moment de clore cette étude sur la médecine et les médecins en Limousin, il nous est agréable de constater que notre province a occupé et occupe actuellement une place fort honorable dans le monde médical.

Et de plus nous tirons de ce travail de très utiles enseignements :

- c'est d'abord de mesurer l'effort qu'ont dû faire nos prédécesseurs pour s'imposer et imposer leur art dans la région.
- C'est ensuite d'évaluer l'importance de l'apport fait à la médecine par plusieurs de nos compatriotes.
- C'est enfin d'apprécier les liens d'amitié qui ont uni tous ceux qui avaient momentanément quitté le sol natal, et l'esprit de continuité et de cohésion qui les a animé d'une génération à l'autre.

Ainsi pouvons nous dire avec Mr Léon BINET : "Si donc les sciences progressent non point sous la pression de fatalités aussi inéluctables qu'anonymes, mais bien grâce aux impulsions successives qu'elles reçoivent de toute une chaîne de privilégiés de l'intelligence, il n'est ni vain ni injuste de rendre hommage à ceux qui nous ont précédé sur les sentiers ardu de la recherche."

Puisse cet hommage rendu au Passé, être pour nous un précieux gage d'espérance

- : - : - : - : - : -

Vu :
Le Président :
L. BINET

Vu :
Le Doyen :
L. BINET

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris
J. SARAILH

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Archives départementales de la Creuse, de la Corrèze, de la Haute-Vienne.
Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin.
Bulletin de la Société de médecine et de pharmacie de la Haute-Vienne.
Biais - L'eau potable de Limoges (Maloine, Paris 1904)
- L'hygiène à Limoges avant le XIX^e siècle (thèse 1895)
Binet Léon, médecins biologistes et chirurgiens (Ségesp Paris 1954)
Charbonnier Pierre - Historique de l'auscultation obstétricale. (in. Lges Illustré
Clancier-Gravelat. De la mentalité primitive en Limousin (thèse 1940) (1900
Coissac - Mon Limousin (Paris 1913)
Compte rendu des travaux de la Société médicale de la Haute-Vienne (1841-1842)
Delhoume Léon - Dupuytren (J.B. Baillière Paris 1935)
" Jean Cruveilhier " "
" de Claude Bernard à d'Arsonval, Paris
Demathieu, sur l'hygiène des paysans du Haut Limousin. (thèse Paris 1863)
Ducourtieux Paul, Histoire de Limoges (1925)
Fage René - Dictionnaire des médecins du Limousin (Tulle 1895)
Guibert Louis - Livres de raison Limousin et Marchois.
" Les lépreux et les léproseries de Limoges (1905)
Juge-Saint-Martin - Changements survenus dans les mœurs ... (Limoges 1817)
Lemaistre Justin - Etude sur l'air de la ville à Limoges
" De la perleche (Limoges 1886)
Leroux - Inventaire des Archives hospitalières de la H.V. (1884)
Leymarié - Le Limousin historique T.I.
Le Limousin (congrès de 1890)
Meunier - Histoire de la Médecine (Le François, Paris 1924)
Laforest - Limoges au XVIII^e siècle (Limoges - 1862)
Moule et Railhet - Turgot et l'école vétérinaire de Limoges (Paris 1902)
Nouailhac Joseph - Histoire du Limousin et de la Marche (Ch. Lavauzelle, Limoges
Raymondaud Gilbert, Histoire de l'Ecole de Médecine de Limoges, (1943)
Registres Consulaires de la Ville de Limoges (passim) (Thèse, Paris 1910)
Revue Médicale de Limoges (passim)
Statistique de la Haute-Vienne.
Villard F. Notes sur les médecins de Guéret aux XVII^e et XVIII^e siècles
Vincent Ernest - Laverine (in Populaire du Centre 1953) (Guéret 1904)
La Feuille Hebdomadaire de la Généralité de Limoges,
Limoges-Illustré, Lemouzi, La Vie Limousine.
Le Courrier du Centre, Le Limousin de Paris, le Courrier (passim)

